

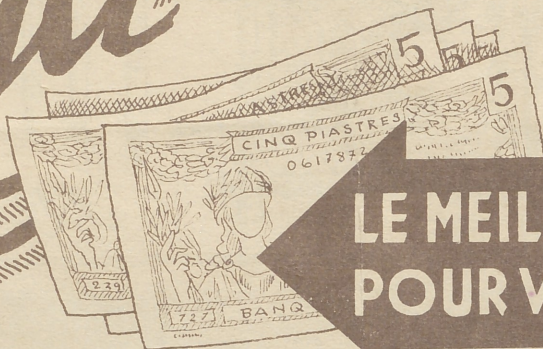
INDOCHINE

Hebdomadaire Illustré



Saïgon . Cholon . Port du Riz

Voici

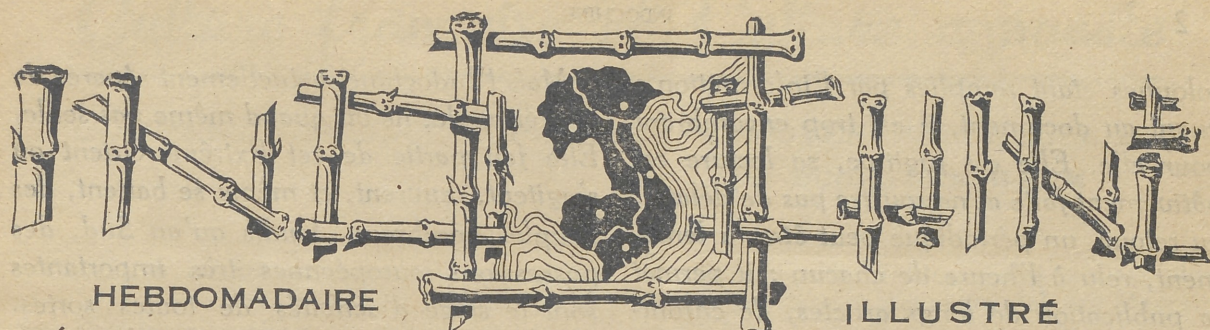


**LE MEILLEUR PLACEMENT
POUR VOS ECONOMIES**



Testez votre chance

LOTTERIE INDOCHINOISE



HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

RÉDACTION-ADMINISTRATION: 15, Boulevard Rollandes - HANOÏ — Tél.: 428

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Notre programme	1	Dans l'Armée Indochinoise	21
Culture française et Culture annamite par DUONG-QUANG-HAM	3	La semaine :	
Jeux du Passé par JEAN BROUSSEL	5	En Indochine	23
Evolution de l'Economie indochinoise par PAUL RENON	7	En France	24
Saigon-Cholon : Port du riz	11	Dans le Monde	25
Liste chronologique des Gouverneurs Généraux	19	La vie indochinoise	28
Arrivée des Membres du Grand Conseil à Gia-lam ..	20	On devrait mieux choisir les gens, roman par PAUL MUNIER	30

ABONNEMENT: 1 an 12 \$ — 6 mois 7 \$ — le numéro 0 \$ 30

Notre Programme

LA situation d'aujourd'hui avec ce qu'elle comporte de reconstruction et de transformation pour demain, la tâche de relèvement à accomplir dans la France Métropolitaine et l'œuvre d'amélioration et de consolidation à poursuivre dans l'Empire provoquent la venue de temps nouveaux. La France, sa longue histoire le montre bien, surmonte toujours l'adversité, et son génie est impérissable, jamais plus vivant et dynamique que quand le pays vient d'être durement frappé.

Nous avons donc la certitude que notre Patrie, trahie par la fortune et payant cher ses propres fautes, est à la veille d'un re-

dressement matériel et moral qui étonnera le monde. De ce redressement, de l'effort colossal et tenace qu'il faudra pour l'accomplir, pouvons-nous rester spectateurs lointains et muets ? Non ! Ce sont là choses prodigieuses, qui auront sur l'Indochine française de puissantes répercussions ; ce travail magnifique de relèvement, nous devons le connaître, le faire connaître, l'exalter, nous en inspirer.

La presse quotidienne peut-elle suffire à cette passionnante tâche ? Encore non ! Elle est trop étroitement assujettie à une immédiate actualité, elle ne peut consacrer qu'une place très restreinte au commentaire, ses

colonnes étant remplies par l'information ; quant au document, il est trop encombrant pour elle. Elle est fugitive, sa lecture est hâtivement faite et ne souffre pas de délais ; au retour, un périodique peut être lu lentement, relu à l'heure de chacun ; il permet la publication de longs articles, de chroniques suivies, d'études approfondies.

C'est donc à une publication hebdomadaire que nous avons pensé pour répandre en Indochine, dans toute l'Indochine et non dans une circonscription seulement ainsi que leur nature même y réduit les journaux, tout ce que la France en renaissance éveillera d'idées, justifiera de renseignements, de documents, d'études. L'effort de reconstruction qui va être entrepris avec ses corollaires indispensables : maintien d'un ordre parfait, innovation dans tous les domaines, oubli volontaire et définitif des querelles passées, génératrices de faiblesse, sera, par la revue hebdomadaire que nous lançons, soumis aux méditations du public indochinois de langue française.

Ce n'est pas assez. L'Indochine elle-même sera notre constante préoccupation. De grands travaux y ont été accomplis, d'autres le seront ; les mœurs, l'état social de l'Indochine sont l'objet de transformations rapides et importantes, le pays doit prendre conscience de lui-même dans l'ordre économique et dans l'ordre intellectuel ; nous l'y aiderons en le faisant se connaître mieux, en instruisant le public français et indochinois, par le moyen d'articles documentés et de substantiels reportages, sur le pays où il vit ; et nous ferons large place aux créations de l'esprit et des arts indigènes.

Mais l'Indochine, actuellement séparée de la Métropole, ne vit quand même pas seule. Elle fait partie de cet Extrême-Orient où s'agitent, œuvrent, et même se battent, des peuples nombreux, tandis qu'au Sud, des possessions européennes très importantes sont le siège d'activités de toutes sortes. L'Indochine doit donc être considérée non seulement en elle-même mais eu égard à ses voisins. Aussi notre Revue s'appliquera-t-elle à réunir et commenter les renseignements qui nous parviendront sur l'Extrême-Orient, en général, sur ses rapports possibles avec l'Indochine.

Ainsi avons-nous arrêté notre formule : huit pages d'articles de fond et de documents sur l'Indochine, la France, l'Extrême-Orient ; huit pages de reportages, actualités, contes illustrés, etc..., tirés par le procédé offset, rendant attrayante la présentation des illustrations ; huit pages de chroniques et de romans, et quatre pages de couverture illustrée.

Notre collaboration a été soigneusement choisie, elle comprendra les meilleurs écrivains indochinois français et indigènes ; la rédaction des articles techniques sera confiée à des compétences indiscutées.

Nous espérons que notre effort, qui vient à son heure, sera apprécié de tous. En l'entreprenant nous avons conscience d'être utiles à l'Indochine et de nous conformer au magnifique exemple que nous donne l'histoire de notre France aux heures difficiles.

JEAN SAUMONT.



Culture française et Culture annamite

COMMENT CELLE-CI A PU ÊTRE RÉNOVÉE PAR CELLE-LA

par DUONG-QUANG-HAM

Certes, la culture annamite ne saurait être comparée à la culture française. Fille de la culture chinoise dont elle n'est qu'une des formes, elle n'en a pas moins sa valeur et son originalité propres. Néanmoins, comme la culture chinoise elle-même, elle est restée stationnaire à un moment donné de son développement. Elle avait donc besoin, pour reprendre son essor, d'être régénérée par un ferment, par le contact salutaire d'une autre culture plus dynamique. Ce ferment régénérateur, elle l'a trouvé dans la culture française, l'une des plus belles et des plus riches du monde.

En effet, aussitôt après l'établissement des Français en Annam, toute une équipe de chercheurs infatigables, tels les Aubaret, les Luro, les Landes, les Abel des Michels, les Dumoutier, les Nordemann, s'est mise à l'étude des institutions, des coutumes et des lettres annamites. Peu de temps après, l'Ecole Française d'Extrême-Orient fut fondée et ses membres commencèrent des recherches méthodiques sur la langue, la littérature, l'histoire, le folklore, les lois, en un mot, sur tout ce qui constitue la civilisation du pays d'Annam. Dans le même temps, des groupements composés à la fois de Français et d'Annamites cultivés, comme la Société des Etudes Indochinoises à Saigon, l'Association des Amis du Vieux Hué, la Société de Géographie avec sa Section des Amis du Vieux Hanoi, la Société d'Enseignement Mutuel du Tonkin, etc... ont publié des bulletins et des brochures qui renferment des travaux d'une grande valeur documentaire dus à leurs membres. D'autre part, des Annamites, formés à l'Ecole française et rompus aux méthodes occidentales, ont apporté leur contribution à cette œuvre d'investigation du passé spirituel et culturel de leur pays.

C'est cette étude approfondie de la vieille culture annamite qui a permis sa rénovation, car toute rénovation suppose d'abord la connaissance de ce qui existait sur lequel on s'appuie solidement pour amender, perfectionner, transformer.

Ainsi, dans le domaine de l'histoire, l'étude critique des anciens documents annamites (annales, historiographies, biographies, etc...) a permis de se rendre compte de la valeur réelle de ces sources et de leurs lacunes ou erreurs afin de corriger celles-ci et de compléter celles-là par la confrontation avec des documents chinois

et européens. Des études et des monographies dues à des savants distingués, tels les Maspéro, les Cadière, les Pelliot, les Aurousseau, ont élucidé beaucoup de problèmes, mis au point un grand nombre de questions, et ce travail préparatoire est nécessaire pour écrire scientifiquement une histoire d'Annam.

Dans le domaine de la littérature, deux faits méritent d'être signalés. D'une part, les études françaises ont grandement influencé la pensée et l'esprit annamites, leur infusant des qualités d'ordre, de clarté, de précision, et ont suscité la formation d'une nouvelle littérature annamite avec des genres nouveaux : roman, critique, journalisme. D'autre part, la vieille littérature annamite, celle écrite en *nôm*, qui avait été quelque peu négligée, méconnue, a été l'objet d'une étude rationnelle faite suivant les principes de la critique moderne ; quoique commencé il y a peu de temps, ce travail a donné des résultats encourageants : des recueils de poésies anciennes, de proverbes et de chansons populaires, de contes et de légendes ont été publiés ; certains textes ont été restaurés et annotés ; certains points d'histoire littéraire ont été élucidés.

Dans le domaine de l'art, dirigés par des maîtres français et encouragés par des concours et des expositions, artistes et artisans annamites se sont mis à améliorer leurs techniques, à adapter leurs styles aux exigences de la vie moderne tout en gardant le cachet original de leurs productions. L'Ecole des Beaux-Arts de l'Indochine enfin a initié les jeunes talents annamites aux arts majeurs de l'Occident, peinture, sculpture, architecture, et leur a permis de produire des œuvres originales et belles.

Dans le domaine du droit, les études patientes des juristes français comme celles des Philastre, de Deloustal et les enquêtes menées par différentes commissions, par exemple le Comité consultatif de Jurisprudence indigène au Tonkin, ont permis de bien connaître le coutumier annamite et les anciennes législations de l'Annam, notamment les dispositions du Code Hong-Duc des Lê (2^e moitié du XV^e siècle) mieux appropriées aux conditions de vie du peuple annamite que celles du Code Gia-Long (commencement du XIX^e siècle) pour la plupart copiées sur le code chinois des Ts'ing, et d'élaborer ainsi les nouveaux codes qui, tout en mettant la législation actuelle en harmonie avec le stade d'évolution

de la société annamite, sauvegardent les saines traditions familiales et communales.

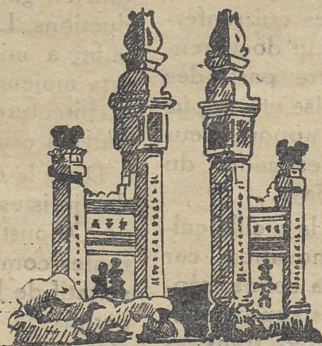
Dans le domaine de la philosophie, l'étude des philosophes français avec leur sens critique et leur amour de la clarté a incité les lettrés de chez nous à rejeter le souverain principe d'autorité d'autrefois et la scolastique creuse pour étudier d'une façon objective les différents systèmes philosophiques, confucéen, taoïste, bouddhique, et discuter librement et franchement certains points litigieux et certains problèmes d'un haut intérêt moral et social.

Bref, la voie a été tracée, l'œuvre a été bien commencée par nos aînés. C'est aux jeunes de continuer et de parachever l'œuvre en suivant le bon chemin déjà frayé. C'est à nos compatriotes surtout, qui ont eu le privilège d'être formés à l'Ecole de France, d'avoir acquis le nouveau savoir, de travailler à la rénovation complète de notre culture nationale. Il ne s'agit pas, bien entendu, de plagier nos maîtres, de copier servilement l'Occident. Il importe d'appliquer la méthode scientifique et l'esprit critique à l'étude des questions et des problèmes qui intéressent notre culture, de bien connaître ce qui existait, d'en pénétrer le sens et la raison d'être afin de pouvoir l'adapter aux circonstances actuelles et de l'amender au besoin par des emprunts appropriés faits à la culture occidentale. Dans ce travail de compréhension et de discrimination qui exige beaucoup de finesse et de tact, nous qui sommes nés dans le pays, qui avons humé depuis l'enfance l'atmosphère du sol natal, qui

avons vécu la vie de nos compatriotes, nous sommes mieux placés pour comprendre et juger certaines choses qui pourraient échapper à un observateur étranger, si subtil et si sagace soit-il. Ne retombons donc pas dans l'erreur de nos lettrés d'autrefois qui, à force d'étudier les choses de la Chine, en venaient à négliger et à oublier celles de leur propre pays. N'adoptons pas non plus l'attitude de ces déracinés qui, systématiquement, condamnent toutes les traditions et institutions d'autrefois, qui, ignorants des lois inéluctables de l'évolution, veulent faire table rase du passé et dénigrent tout ce que nous ont légué nos aïeux sans chercher à discerner ce qui est suranné de ce qui est toujours opportun, sans même se donner la peine d'étudier et de comprendre.

Si, animé du désir de bien faire, chacun de nous s'efforce, dans son domaine, d'explorer d'une façon rationnelle et méthodique le fonds culturel de notre pays pour en découvrir les richesses et d'augmenter le patrimoine spirituel de nos pères par des apports nouveaux, un jour viendra où la culture annamite, vivifiée par la culture française, se développera et prospérera et nous assisterons à une véritable renaissance de la civilisation du Viêt-Nam. La culture annamite, renouvée par la culture française, constituera la meilleure preuve de la vitalité de l'une comme de la fécondité de l'autre.

DUONG-QUANG-HAM.



JEUX DU PASSÉ

par JEAN BROUSSEL.

Le Cardinal de Retz n'était pas un personnage fort recommandable ; encore moins fut-il le modèle des prélats ; mais il connaissait bien ses semblables. Ce fut un intrigant fieffé, mais qui, ayant joué un rôle actif dans la Fronde, était expert en époques troublées. Ses *Mémoires* (où d'ailleurs il ne néglige pas de se mettre en valeur), récit minutieux d'aventures si lointaines, ne laissent pas, pour un lecteur moderne, d'être d'une lecture quelquefois fastidieuse. Pourtant, lorsqu'on s'y attache et qu'on persévère, on est payé de sa peine, çà et là, par des pages, des phrases éblouissantes.

Le Cardinal de Retz est le type de l'écrivain politique. Non pas parce qu'il fut l'homme d'un parti : ce serait prendre le mot politique dans le sens étroit qu'aujourd'hui précisément nous refusons de toutes nos forces. Mais il a su voir et faire voir avec une admirable lucidité certains des traits trop peu connus qui caractérisent les hommes dans leurs rapports entre eux lorsqu'il s'agit des affaires de l'Etat, et certaines des grandes lois des révolutions. Et il arrive parfois qu'à l'improviste on tombe sur une maxime, une anecdote, qui, par-dessus trois siècles bientôt, semble garder intacte toute sa fraîcheur d'actualité.

★★

M. de Lamoignon parlait un jour à Retz de cette « espèce de gens dont l'opinion forme toujours, avec le temps, la réputation publique ». Et Lamoignon s'expliquait : « Ce sont ceux, ajoutait-il, qui ne sont ni frondeurs ni mazarins, et qui ne veulent que le bien de l'Etat. Cette espèce de gens ne peut rien dans le commencement des troubles ; elle peut tout dans les fins ».

Et Retz d'opiner, après avoir rapporté ce mot : « Il n'y a rien, comme vous voyez, de plus sensé que ce discours ». Il n'y a rien aussi de plus actuel. Laissons *frondeurs* et *mazarins*, qui datent ; remplaçons-les par des mots d'aujourd'hui, tels que, par exemple, *hommes de gauche* et *hommes de droite* : nous voilà en pleine France de septembre 1940.

★★

« La politique et les loisirs sont désormais des jeux du passé », disait récemment un de nos ministres. C'est là un des mots les plus importants, les plus significatifs qui aient été prononcés par les chefs de la France nouvelle. Mais y avons-nous prêté assez d'attention ?

Voyons les choses comme elles sont. Le Maréchal Pétain prend le pouvoir à un moment tragique. Nos armées, desservies par leur matériel, se sont effondrées. La France est occupée plus qu'à moitié, toutes ses communications sont désorganisées, par centaines et centaines de milliers les populations du Nord de la Loire se sont réfugiées vers le Sud peu préparé à un tel afflux. Il faut faire face soudainement et simultanément à toutes les tâches. Les questions les plus simples d'ordinaire se trouvent poser des problèmes aussi ardues que les questions les plus graves. En bref, il faut tout reconstruire ; encore ce mot est-il inexact : il ne suffit pas de rebâtir un édifice abattu, il faut construire à neuf une France nouvelle.

Croquez-vous, dans ces conditions, que ce qu'on appelait autrefois, il y a un an, il y a un siècle, la politique, conserve aujourd'hui un sens quelconque ? Croquez-vous que les idéologies partisans, qu'elles soient de droite, qu'elles soient de gauche, conservent une importance quelconque dans cette tâche énorme ?

Il est évident, au contraire, — évident parce qu'il ne peut absolument pas en être autrement, — qu'une seule chose compte dans la France d'aujourd'hui : le moyen de répondre aux nécessités de l'heure.

Ce sont désormais les problèmes et eux seuls, avec leur poids et leur urgence, qui dictent les solutions qu'on leur apporte. Il est clair, et d'ailleurs l'expérience l'a déjà montré, qu'une mesure, s'il apparaît qu'elle est bonne, sera adoptée et appliquée sans qu'on ait à se demander auparavant si autrefois elle avait été préconisée par la droite ou par la gauche.

En fait, nous voyons que le Gouvernement, qui se met au travail sans découragement et avec une résolution admirable, a déjà accompli des réformes de première grandeur. Des unes on trouverait sans doute la théorie dans des écrits anciens d'hommes de droite ; d'autres s'apparentent étroitement dans leur esprit à celles que réclamaient ou ont déjà tenté de réaliser les partis de gauche. Ce qui compte seulement, ce sont les cruelles et pressantes nécessités, et c'est le souci de leur apporter immédiatement des solutions adéquates et équitables.

★★

Plusieurs d'entre nous n'ont peut-être pas clairement compris le poids des problèmes qui se

posaient à nos chefs, et qui eussent écrasé des épaules moins fortes que les leurs. Nous n'avons pas été, comme on dit « dans le bain ». Nous n'avons connu le tragique de la situation que par des dépêches d'agences, c'est-à-dire par des récits brefs, et plus ou moins abstraits. Nous n'avons pas toujours *réalisé*. Nos vieilles habitudes de pensée, protégées que nous étions par l'espace contre la brutalité du choc des événements, nous ne les avons pas tout à fait perdues. Encore au fond de nous, malgré tout, elles se survivent à elles-mêmes, elles s'obstinent.

Jeux du passé. Or, c'est vers l'avenir qu'il faut regarder ; vers l'avenir seulement, vers le seul avenir qu'une exacte conscience des réalités nous permettra de construire, non vers d'utopiques rêveries. Les réalités actuelles sont dures et brutales ; les idéologies d'autrefois, quelles qu'elles fussent, n'ont plus leur place dans la nécessité qui nous presse ; tandis que le monde était livré au bouleversement, elles sont tombées dans le domaine de l'histoire. Il ne doit plus y avoir aujourd'hui — sous peine de mort pour la France — d'idées vaincues et d'idées triomphantes, de rancunes qui naissent ni de vengeances qui s'accomplissent. Il ne doit plus y avoir de partis, frères ennemis. Mais seulement des Français, épaule contre épaule, unis dans le malheur pour édifier la France nouvelle, et seulement cette « espèce de gens », comme Lamoignon disait à Retz, qui ne veut « que le bien de l'Etat », qui sans doute « ne peut rien dans le commencement des troubles » — nous ne l'avons

que trop vu depuis vingt ans, — mais qui, en revanche, « peut tout dans les fins ».

★ ★

Relisons dans cet esprit le bref message qu'il y a quelques jours le Maréchal Pétain adressait à l'Empire, et où il nous redisait avec tant de simple grandeur notre devoir d'unité et notre devoir de discipline :

« Français ! Pour la première fois depuis l'armistice la voix de la France est entendue de son Empire. J'ai voulu que le premier message adressé aux populations d'outre-mer, à leurs gouverneurs, à leurs colons, aux citoyens, sujets et protégés français, soit un message du Chef de l'Etat.

« Ce message est un message de vérité et de confiance. La France a perdu la guerre. Les trois cinquièmes de son territoire sont occupés. Elle s'apprête à passer un hiver pénible, et doit faire face à des tâches très rudes. Mais son unité, unité forgée par mille ans d'efforts et de sacrifices, reste intacte. Elle ne peut être mise en cause. Aucune tentative, de quelque côté qu'elle vienne, de quelque idéal qu'elle se pare, ne saurait prévaloir contre elle.

« Le premier devoir est aujourd'hui d'obéir. Le second est d'aider le Gouvernement dans sa tâche ; d'aider sans arrière-pensée, sans réticence.

« A la voix de la Patrie, l'Empire, le plus beau fleuron de la couronne française, saura répondre : présent ! »

JEAN BROUSSEL



Evolution de l'Economie indochinoise

par Paul RENON.

L'activité économique qui s'exerce en Indochine se présente sous deux aspects nettement différents : l'économie traditionnelle d'un côté, essentiellement agricole, et dont le tableau se confond à peu près avec une description de la paysannerie indigène ; d'autre part, l'économie moderne, liée beaucoup plus étroitement à l'action des Français, et qui est née au moment où ceux-ci sont arrivés dans le pays.

Le « Centre d'Etudes de Politique étrangère », travaillant en liaison avec l'« Institute of Pacific Relations », a chargé M. Pierre Gourou et M. Charles Robequain d'étudier les deux faces de la question. M. Gourou s'est chargé du livre sur les activités traditionnelles, et l'a intitulé *L'Utilisation du sol en Indochine française* ; l'ouvrage de M. Robequain — que nous nous proposons d'analyser dans cet article — traite non pas de la tradition mais de l'évolution : *L'Evolution économique de l'Indochine française*.

★★

L'auteur rappelle d'abord les conditions dans lesquelles la France s'est installée en Extrême-Orient et expose brièvement les conséquences découlant de la situation géographique de la péninsule par rapport à ses voisins immédiats : Siam, Birmanie, Chine, Japon et Indes Néerlandaises.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude des trois groupes de races humaines cohabitant en Indochine : Européens, Chinois et races indigènes.

Les Européens ou assimilés comptaient en 1937 42.000 unités, les Chinois, 326.000 sur une population totale de plus de 23 millions d'habitants.

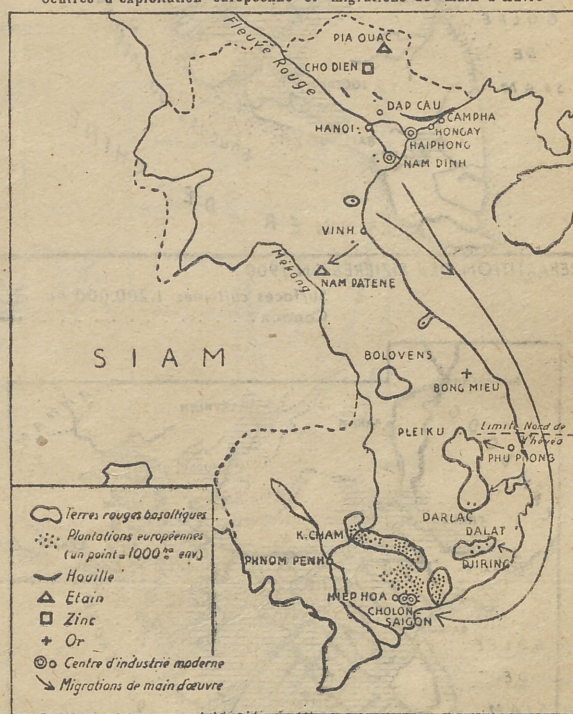
Sur les 42.000 Européens, 20.000 environ exerçaient une profession. Toujours d'après la statistique de 1937, un peu plus de 50 % d'entre eux étaient militaires, un peu moins de 20 % fonctionnaires, 3,4 % exerçaient des professions agricoles, 5,7 % des professions minières ou industrielles, 8,8 % des professions libérales ; 1,2 % s'occupaient d'affaires bancaires ou d'assurances, 2 % de transports, 7,4 % de commerce.

Comme les Français, les Chinois remplissent en Indochine un rôle plus important que pourrait faire supposer leur nombre. Rarement cultivateurs, sauf de petites exceptions à la frontière nord du Tonkin ou encore dans leur spécialité de culture du poivre au Cambodge, ils sont en

général entrepreneurs de petites ou même de grandes industries, ouvriers spécialisés surtout dans le Sud, et par-dessus tout commerçants dans toute l'Indochine. Dans ce dernier rôle, ils sont maintenant concurrencés par la marée montante de la jeune génération annamite devenue plus entreprenante.

Les Annamites représentent plus de 16 millions et demi d'habitants soit 72 % de la population totale ; les Cambodgiens près de 3 mil-

Centres d'exploitation européenne et migrations de main-d'œuvre



lions, soit 12 % environ ; les Thai, 1.375.000, soit 6 % environ. Les autres races sont multiples, mais relativement peu fournies.

M. Robequain étudie avec précision les problèmes que pose la surpopulation des régions annamites : 72 % de la population totale n'occupe que le dixième de la superficie de l'Indochine. Ce déséquilibre est encore plus accentué dans les deltas du Tonkin et du Nord-Annam, et diverses raisons, que l'auteur passe en revue avec impartialité, freinent les déplacements démographiques qui pourraient décongestionner les plaines du Nord.

M. Robequain examine ensuite les divers moyens de liaison établis en Indochine pour assurer les communications tant à l'intérieur de la Colonie qu'avec l'extérieur.

Ces moyens sont les voies ferrées (le Transindochinois, avec les lignes transversales de pénétration dont la plus longue est la ligne du Yunnan), les routes, dont le réseau très étudié couvre maintenant plus de 27.000 kilomètres, les voies navigables avec leurs aboutissants, les ports, les voies aériennes avec leurs aéroports. A ce der-

rière, la Chine et le Japon passent en effet nécessairement par l'Indochine. Aussi les travaux d'infrastructure aérienne ont-ils été vivement poussés.

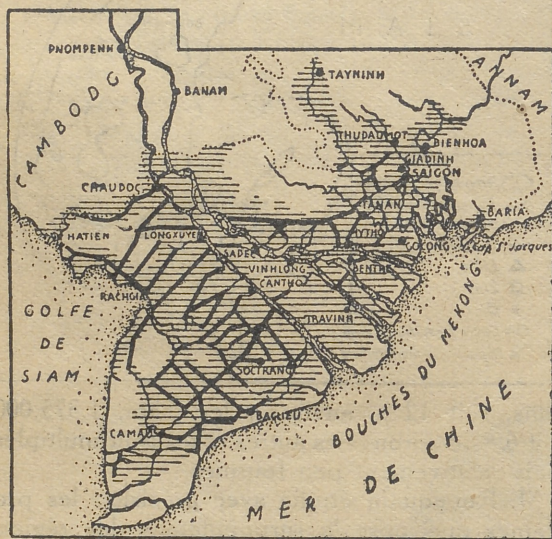
Les deux derniers chapitres de la première partie traitent de la monnaie indochinoise, des finances publiques, des capitaux privés investis en Indochine. 492 millions de francs-or représentant approximativement 6 milliards de notre monnaie actuelle ont été investis dans le pays par la France de 1888 à 1918 ; de 1924 à 1935, les émissions ont été de 2 milliards 800 millions pour les sociétés anciennes, de 1 milliard 300 millions pour les sociétés nouvelles ; il convient d'y ajourner les prêts faits et renouvelés constamment tant par le crédit privé, que par les sociétés de crédit mutuel en Cochinchine, et surtout par le Service des prêts fonciers à court terme et à long terme : ces moyens ont sauvé de la ruine un grand nombre de plantations au moment de la crise de 1930 à 1935.

★ ★



RÉPARTITION DES RIZIÈRES EN 1900 :

Surfaces cultivées 1.200.000 ha. 
Canaux 



RÉPARTITION DES RIZIÈRES EN 1937 :

Surfaces cultivées 2.000.000 ha. 
Canaux 

nier égard, la position de l'Indochine est géographiquement plus avantageuse que sa position maritime, les deux principaux ports indochinois se trouvant enfoncés dans les terres (il est vrai que, pour Saigon, cet inconvénient est compensé par le fait que le port maritime se confond avec un port fluvial de première importance pour le trafic du riz d'exportation) ; la plus grande partie des avions venant des Iles de la Sonde, de l'Australie, de l'Europe ou des Indes en route vers la

Après le cadre où évoluent les hommes, après l'exposé de leurs moyens d'action, M. Robequain passe à l'historique et à l'inventaire des réalisations.

Ce sont d'abord les rizières nouvelles créées en Cochinchine sur des terrains antérieurement inoccupés ; ce sont les plantations de café qui, débutant au Tonkin, ont gagné vers le Sud où elles ont trouvé leur terrain d'élection sur les plateaux de terre rouge du Sud-Annam ; c'est la culture du théier qui comme le café s'est implanté surtout sur les terres rouges ; ce sont enfin (et, parmi les créations presque exclusivement françaises, ce sont surtout) les plantations d'hévéas.

Culture tout à fait nouvelle ; introduit, comme le caféier, par des Français, l'hévéa fut installé d'abord sur les terres grises de Cochinchine, pour s'étendre à partir de 1921 plus au Nord sur le Cambodge et sur le Sud-Annam. La superficie plantée atteignait en 1937 127.000 hectares, dont 98.000 en Cochinchine, 27.000 au Cambodge et 1.700 hectares seulement en Annam.

Comment et dans quelle mesure l'initiative française a-t-elle transformé l'agriculture indigène ?

En tout premier lieu, par les dragages et grands travaux d'hydraulique agricole ; également, par les encouragements donnés au développement des cultures dites secondaires permettant aux paysans d'améliorer leur nourriture et de participer davantage aux profits de l'exportation.

Le creusement des canaux en Cochinchine a fait passer les superficies cultivées en riz de

522.000 hectares en 1880 à 2 millions 200.000 hectares en 1937 ; les travaux d'irrigation, faits au Tonkin dans le cadre des digues, avaient dès cette époque porté sur 250.000 hectares au Tonkin et 90.000 hectares en Annam. De gros efforts ont été faits en même temps pour développer les productions complémentaires sur les terres indigènes : maïs, patates, haricots, manioc, taro.

Jusqu'ici les cultures industrielles (cotonnier, ramie, jute, coton) n'ont pas donné les résultats qu'on aurait pu en attendre ; celle de la canne à sucre a répondu pourtant à ce qu'on espérait d'elle ; celle de l'abrazin paraît être aussi en bonne voie.

Reste enfin à étudier le développement industriel de la colonie. A côté des petits ateliers ar-

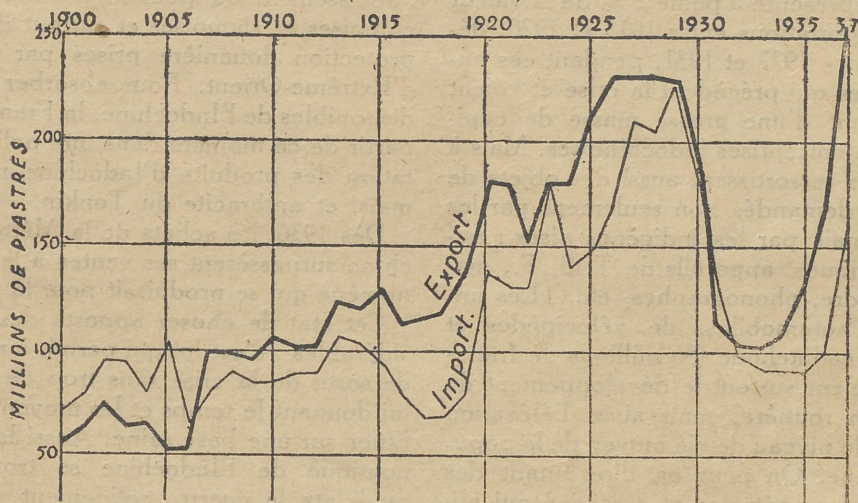
cigarettes, huileries et savonneries, brasseries, tanneries, entreprises de filatures rassemblées par la Société Cotonnière de l'Indochine dont l'usine principale, située à Nam-dinh, occupait dès 1933 plus de 4.000 ouvriers.

★ ★

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré à l'examen du commerce extérieur de l'Indochine en ce qui concerne les matières échangées et les courants d'échange.

Il est à noter que la valeur totale annuelle des marchandises produites et consommées dans le pays même est passée de 140 millions de piastres au début du XX^e siècle à 260 millions de piastres pour la période d'après 1930.

EXPORTATIONS ET IMPORTATIONS
(de 1900 à 1937)



tisanaux et familiaux de l'économie traditionnelle, les Blancs se sont attachés à créer une industrie toute neuve. Diverses circonstances, mais surtout la politique douanière de la Métropole, ont favorisé jusqu'ici les industries minières plus que les industries de transformation. L'extraction de la houille est très loin en avant des autres. La production totale qui atteignait 500.000 tonnes en 1913, s'élevait à 2 millions 308.000 tonnes en 1937, fournies presque exclusivement par les bassins de Đông-triêu et de Hongay. Depuis quelques années les mines métalliques (zinc, étain) sont exploitées avec succès dans le Haut-Tonkin et au Laos.

Cependant certaines industries de transformation qui correspondaient à des besoins urgents ont bien réussi : fabrication des ciments Portland à Haiphong, briqueteries nombreuses, fabriques de tuyaux et agglomérés, manufactures de porcelaines, d'allumettes, usines de décortiquage pour le riz, distilleries fabriquant l'alcool indigène à base de riz, raffineries de sucre, fabriques de

Le riz a toujours tenu une place éminente dans les exportations, dont la moyenne s'établit aux environs de 1.500.000 tonnes par an (avec des variations considérables d'une année sur l'autre). Fait à noter : les riz et dérivés représentaient en 1913-1917, et en 1926-1930 encore, les deux tiers de la valeur totale des exportations ; la proportion tombe à 51 % en 1935, 46 % en 1936, 42 % en 1937, 36 % en 1938, — année, il est vrai, où la récolte cochinchinoise fut exceptionnellement mauvaise. Cette courbe est dessinée non pas par une diminution des exportations de riz, mais par l'augmentation des sorties d'autres produits. Ainsi la valeur du maïs exporté, comparée au total des exportations, passe de 2,9 % en moyenne en 1913-1917 à 14 % en 1932-1936 ; celle de la houille, aux mêmes périodes, de 2,5 à 8,4 % ; celle du caoutchouc, de 0,8 à 8,4 %.

Les importations portent surtout sur les produits fabriqués (62 % du total), et, parmi ceux-ci, sur les tissus principalement.

« Après les tissus, écrit M. Robequain, viennent les catégories très touffues, très hétérogènes, des « métaux et ouvrages en métaux », « machines et mécaniques », et celle des « fers et aciers » (236 millions de francs au total en 1937). Elles comprennent en particulier l'outillage exigé par l'équipement industriel et par les grands travaux publics : acier et fer étiré en barres, zinc et cuivre battu et laminé, rails et pièces de constructions métalliques, locomotives, machines diverses et pièces détachées, outils, etc... Ce sont elles surtout qui déterminent au début du siècle la brusque poussée des importations, dont le total dépasse beaucoup celui des exportations pendant la période 1901-1906, avec la mise en œuvre du programme Doumer et l'émission des premiers gros emprunts. La rubrique « machines et mécaniques », qui représente à peine 2 % de la valeur totale des importations entre 1913 et 1920, dépasse 7 % entre 1927 et 1931, pendant ces années fiévreuses qui précèdent la crise et voient l'investissement d'une grosse masse de capitaux dans les entreprises indochinoises. Mais à ces catégories ressortissent aussi des objets de plus en plus demandés non seulement par les Européens, mais par les indigènes aisés : appareils électriques, appareils de T. S. F., machines à coudre, phonographes, etc... Les importations d'automobiles, de vélocipèdes et d'articles en caoutchouc (86 millions de francs en 1937) révèlent surtout le développement de la circulation routière, mais aussi l'élévation progressive du niveau de vie moyen de la population indigène. On peut en dire autant des huiles minérales, pétroles et essences qui alimentent en outre un grand nombre de moteurs industriels, et qui, parmi les grandes catégories de matières importées, sont celles qui marquent le plus gros progrès depuis 1923 (82 millions de francs en 1937).

« On reconnaît aussi les effets de l'industrialisation à l'accroissement des achats de coton brut (53 millions de francs) et aussi de soie

« grège et fils de soie ; on assiste au contraire, « grâce à la création de manufactures locales, « au recul des importations de sucre. Le développement des plantations — celles d'hévéas — surtout — exige des quantités toujours plus fortes d'engrais chimiques (46 millions de francs en 1937) ».

Il est intéressant d'examiner le comportement commercial comparé de l'Indochine avec les pays d'Extrême-Orient et la France.

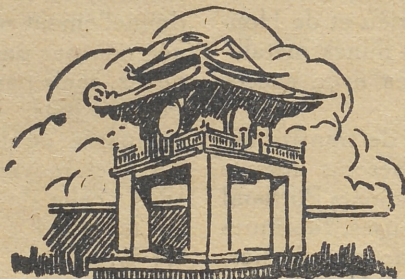
On peut résumer ainsi la question : jusqu'à la guerre de 1914, le trafic de l'Indochine avec l'Extrême-Orient l'emportait toujours sur le commerce avec la France, mais à partir de 1930 et dans un sens continu jusqu'au début de la guerre, le mouvement s'inverse et le commerce fait avec la France dépasse celui fait avec les pays avoisinant la Colonie. Ceci provient en particulier de l'abaissement du pouvoir d'achat des monnaies chinoises et siamoises et surtout des mesures de protection douanière prises par tous les Etats d'Extrême-Orient. Pour absorber les excédents disponibles de l'Indochine, la France s'engagea à partir de ce moment dans une politique d'importation des produits d'Indochine notamment riz, maïs, et anthracite du Tonkin.

Dès 1936, les achats de la Métropole en Indochine surpassèrent ses ventes à la Colonie, phénomène qui se produisait pour la première fois.

Cet état de choses apporta des bienfaits considérables : c'est lui qui permit à notre économie de sortir de la crise sans trop de souffrances en lui donnant le temps et les moyens de se reconstituer sur une base saine. Aussi la situation économique de l'Indochine se trouvait-elle, lorsqu'éclata la guerre, solidement assise, et prête aux tâches nouvelles qui l'attendaient alors, à celles qui l'attendent aujourd'hui.

Et c'est pourquoi le lucide et précis inventaire qu'en a dressé M. Robequain est aujourd'hui un instrument de travail de premier ordre pour tous ceux qui, par goût ou par métier, s'intéressent à ces questions.

PAUL RENON.



Saigon - Cholon : Port du Riz.

Si l'on veut comprendre Saigon, chercher au delà des apparences quelles réalités du labeur et de l'économie concourent à cette floraison ardente, apercevoir enfin pourquoi la cité est là et non ailleurs et sur quelles nécessités profondes s'appuie sa vie mouvementée, il faut visiter le port de Saigon-Cholon.

Le port en rivière, ce n'est pas assez : on

en voit déjà l'essentiel du paquebot. Quant à Cholon, il ne s'agit pas de *Cholon to night*, ni de la ville chinoise chère aux amateurs de pittoresque. Mais de Cholon le jour, vu de ses canaux. L'envers du décor, si l'on veut.

Les canaux de Cholon ! C'est là qu'est, lorsqu'on les parcourt pour la première fois, la véritable révélation.

On ne saurait certes y évoquer Venise. Ce



ne sont point des tableaux pour voyageurs délicats. Mais c'est un spectacle d'animation ardente et puissante, et qui parle fortement à des imaginations modernes. Henri de Régnier ni Francis de Croisset n'y seraient point à leur aise ; mais les enfants d'un siècle où prime la loi du travail, de l'organisation et du rendement y respirent l'air d'aujourd'hui. C'est toute la vie de l'Indochine du Sud qui aboutit là, qui s'y concentre, qui exprime le suc de son labeur.

Voici, par centaines et par centaines, les jonques ventruës, la panse bourrée, chargées jusqu'à l'extrême limite, qui, venues de l'Ouest et du Cambodge, se délestent de leur paddy. Les unes attelées, en trains, sont remorquées, d'autres ont hissé leur voile, d'autres, entourées des immenses perches que les bateliers manient avec dextérité, semblent de gros insectes au milieu de leurs pattes et de leurs antennes...

Le long des berges s'alignent les magasins. Pressés l'un contre l'autre, ils se suivent, innombrables ; et leurs portes entr'ouvertes laissent voir de hauts entassements de sacs jaunâtres : le paddy, le paddy, le paddy... Dans le ciel, des fumées noires sortent de hautes cheminées. Dé-

cortiqueries, distilleries, c'est toute une industrie ici qui vit du paddy.

Ce spectacle a la grandeur sévère qu'on trouve aux banlieues industrielles des grandes villes, et dont toute une école d'artistes modernes a fait son inspiration. La nature s'y efface presque, pour laisser apparaître dans tout son relief l'effort de l'homme.

Que n'a-t-on pas dit sur la position de Saigon ! Il est vrai qu'on s'étonne de voir un grand port maritime situé à quatre-vingts kilomètres à l'intérieur des terres, sur le bord d'une rivière sinueuse et méandreuse. Oui, mais...

Écoutons M. Robequain : « La prospérité du port maritime est liée aux facilités de la navigation fluviale. Le port fluvial s'étend sur plus de vingt-cinq kilomètres à travers Saigon et Cholon, le long de l'Arroyo Chinois d'une part, des canaux de Doublement et de Dérivation d'autre part, reliés par trois coupures transversales. C'est par leurs rives bien plus que par la voie ferrée que se fait le ravitaillement de cette





viale. Celui-ci, drainant tous les produits pondéreux du Sud-indochinois, dispose pour son trafic, dans la seule Cochinchine, de plus de 2.000 kilomètres de canaux et rivières « principaux », c'est-à-dire dépassant deux mètres de profondeur au niveau des plus basses mers.

En 1819, un Américain, nommé John White, visitait Saigon au cours d'un périple en Extrême-

grosse agglomération humaine ; c'est par là aussi que les denrées d'exportation provenant de la Cochinchine et du Cambodge, et avant tout le riz et le maïs, sont transportés par jonques jusqu'aux navires amarrés dans la Rivière. »

Saigon, c'est peut-être un port de mer curieusement situé ; mais Saigon-Cholon, c'est le point de convergence optimum de deux systèmes, celui des routes de la mer et celui de la navigation flu-



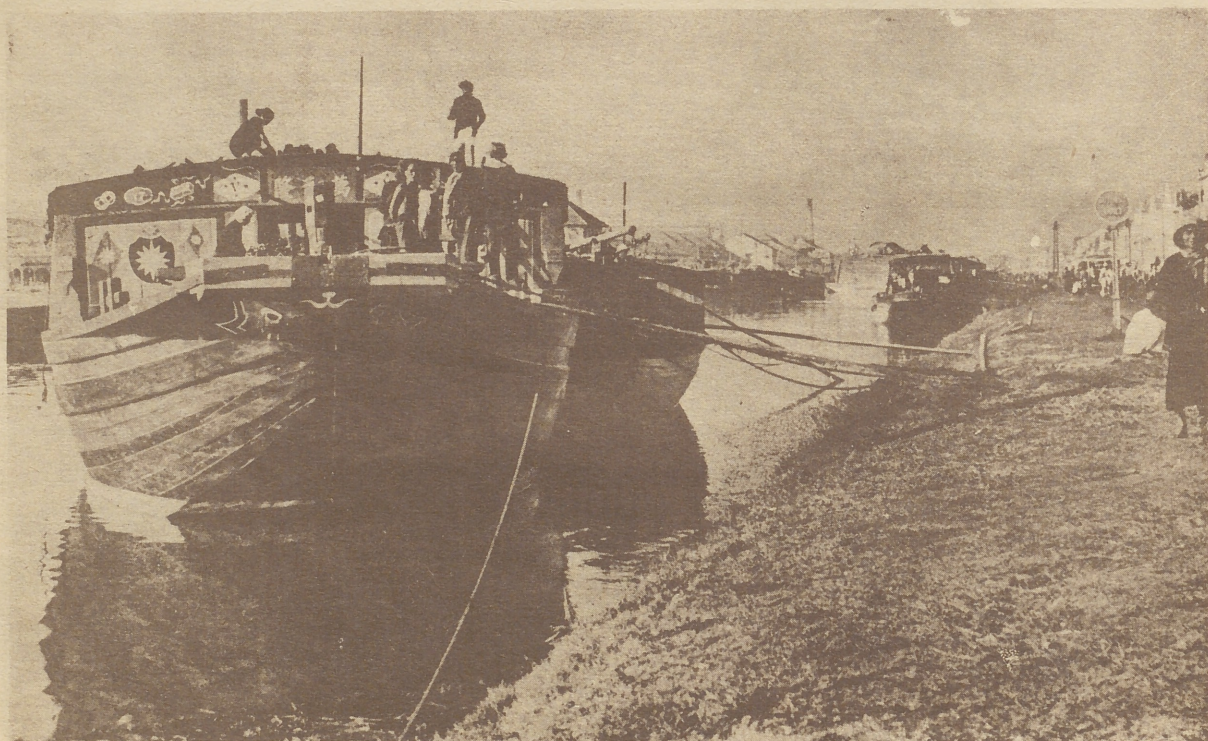


Orient, et il a publié sur son voyage une relation dont le *Bulletin des Amis du Vieux Hué* a eu l'heureuse idée, il y a quelques années, de donner la traduction.

John White déjà avait été frappé par de « belles constructions » situées au bord du fleuve, et qui tranchaient sur la modestie des paillotes environnantes :

son peu avant notre arrivée, pour avoir violé l'édit. »

Ainsi, il y a plus d'un siècle, le port de Saigon se trouvait être déjà le grand centre du riz ; mais on ne pouvait l'exporter. La plaine cochinchinoise n'avait pas encore été mise en valeur, et le paysan du Sud n'avait pas de stocks disponibles.



Le paddy arrivait déjà par voie d'eau dans ces entrepôts. C'est encore White qui le raconte : « De l'Ouest de la ville part un canal récemment creusé ; il venait d'être terminé quand nous arrivâmes. Il mesure vingt-trois mille anglais et ouvre des relations fluviales avec un bras du fleuve du Cambodge, ce qui permet de communiquer librement par eau avec le Cambodge que les indigènes appellent Cao-Maigne. Ce canal a douze pieds de profondeur dans toute sa longueur et quelque quatre-vingts pieds de large. Il a été creusé à travers des forêts et des marais immenses dans l'espace de six semaines. Vingt-six mille ouvriers ont participé nuit et jour, par équipes, à cette étonnante entreprise et sept mille y sont morts de fatigue ou de maladie. »

Les grands travaux sont une tradition ancienne en Indochine. Mais, bon Dieu ! sept mille morts sur vingt-six mille hommes — plus de 25 % de ce formidable effectif —, et en six semaines ! L'hygiène et le Service de Santé ont du bon...

Et aujourd'hui ?

Passons la parole aux compétences, et laissons parler M. Robequain :

« Le port s'est agrandi en fonction du trafic, et en particulier du volume croissant de riz que l'augmentation des superficies cultivées laissait disponible pour l'exportation. Il se développe sur la Rivière, en aval de la ville, sur six kilomètres environ : il comporte, outre des appontements, un quai de plus d'un kilomètre avec neuf postes d'amarrage, utilisés par la plupart des navires importateurs ; en arrière du terre-plein, des magasins offrent une surface couverte



de près de 30.000 mètres carrés. D'autres postes d'amarrage ont été établis en rivière, sur bouées ou ducs d'Albe ; ils sont utilisés surtout pour le chargement des céréales, car ils permettent aux navires de travailler des deux bords. Le port de Saigon peut ainsi recevoir à la fois une quarantaine de navires de gros et de moyen tonnage. »

**

Saigon était avant la guerre, pour le tonnage des marchandises, le 7^e port français, après



1.681.000 tonnes sur
2.250.000.

Ces résultats expriment et traduisent l'ensemble de l'effort accompli en Cochinchine pendant soixante ans. Voici, à cet égard, quelques chiffres encore, et qui sont plus expressifs que tous les commentaires.

La superficie des rizières, de 522.000 hectares en 1880, passe à 1.175.000 en 1900 et à 2.200.000 en 1937. L'augmentation entre les dates extrêmes est de 421 %.

Les exportations de riz de Saigon n'étaient que de 284.000 tonnes en 1880, de 747.000 tonnes en 1900. De 1880 à 1937, l'augmentation est de 545 %.

Marseille, Rouen, Le Havre, Dunkerque, Bordeaux, Nantes, Saint-Nazaire. Au point de vue des exportations seulement, il venait au deuxième rang, ne cédant le premier qu'à Marseille.

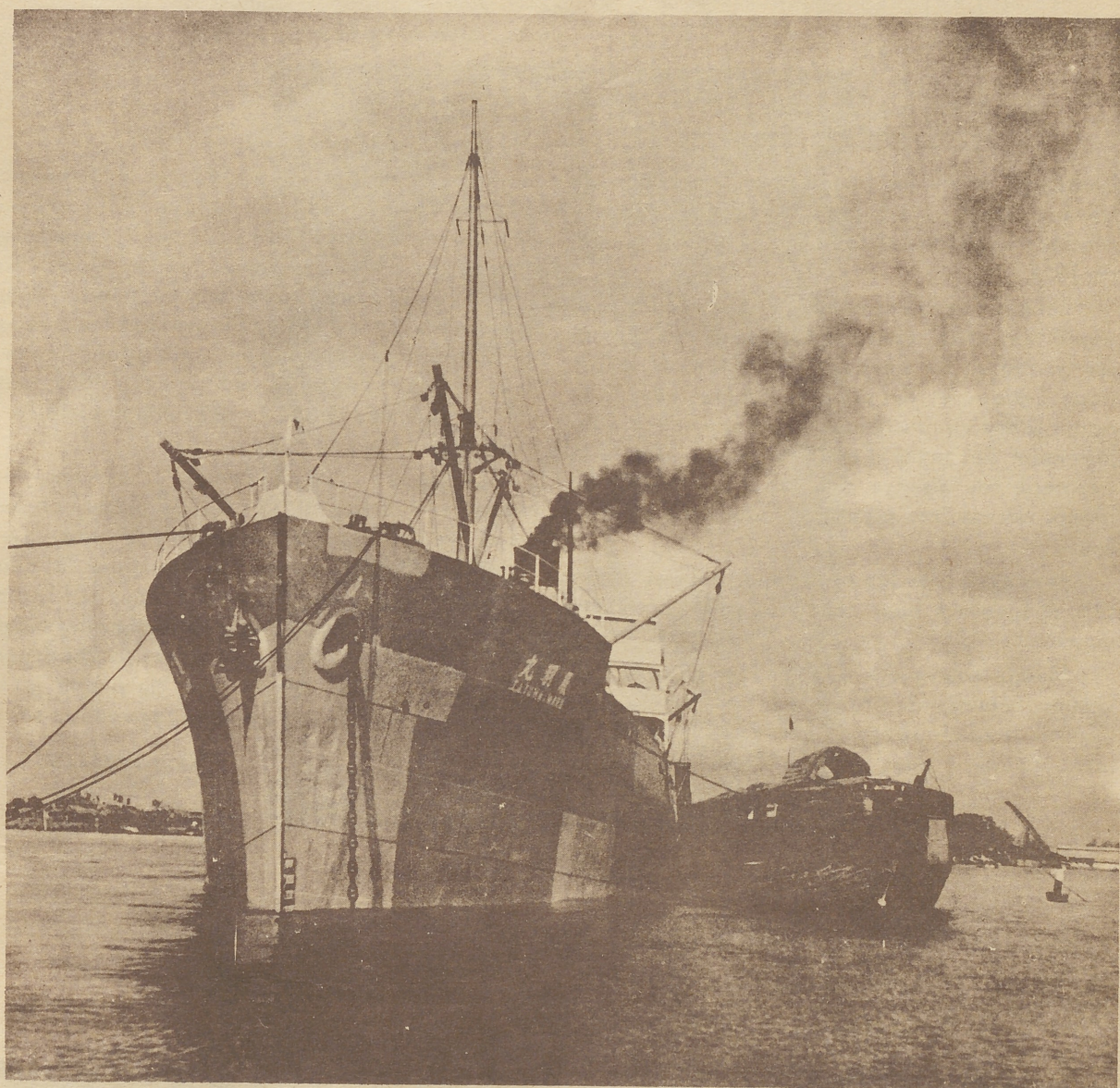
Cette place, c'est au riz avant tout qu'il la doit. Quelques chiffres (nous n'en avons pas abusé jusqu'ici) :

Saigon a exporté en 1934, 1.604.000 tonnes de riz sur 2.070.000 tonnes d'exportations totales ; en 1935, 1.760.000 tonnes sur 2.158.000 ; en 1936, 1.716.000 tonnes sur 2.180.000 ; en 1937, 1.603.000 tonnes sur 2.097.000 ; en 1938, 1.098.000 tonnes sur 1.697.000 ; en 1939 enfin,



Cependant la population de la Cochinchine s'accroissait aussi, mais de 267 % seulement, passant de 1.679.000 habitants en 1880 à 2.937.000 en 1900 et à 4.484.000 en 1937. La population augmentant moins vite que les surfaces cultivées, les quantités de riz disponibles pour l'exportation se sont trouvées accrues d'autant.

Soulignons en passant que ces développements ont été la conséquence directe des grands travaux hydrauliques qui ont consisté en Cochinchine à creuser un réseau de canaux toujours plus étendu, permettant irrigation, drainage, circulation des hommes et des produits, peuplement et mise en valeur des régions incultes, évacuation enfin du paddy par cette



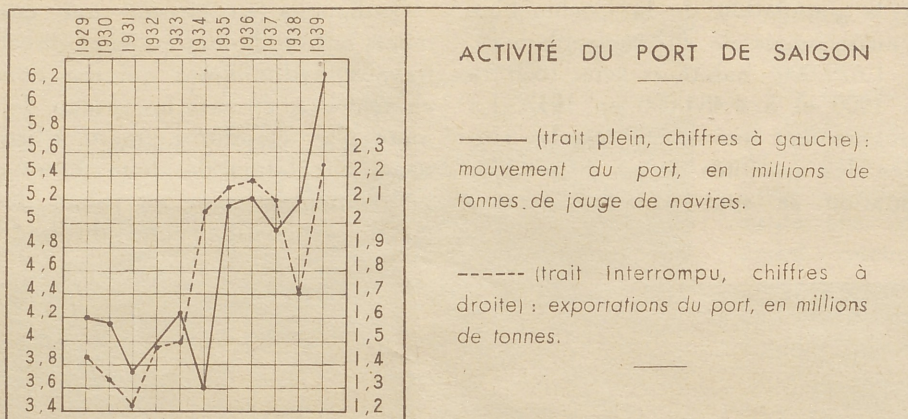
batellerie innombrable qui fait de la Cochinchine une sorte de Hollande extrême-orientale, et dont tout le système a son centre nerveux dans ce vaste port de Saïgon-Cholon.

★★

C'est M. Ardin, personnalité saïgonnaise bien connue, qui préside le Conseil d'administration

du port. Les difficultés du début de sa gestion — époque de crise — M. René Bouillette les indiquait récemment dans un article fortement documenté qu'a publié *l'Illustration* :

« Les disponibilités du port, amenuisées à l'extrême, étaient juste suffisantes à couvrir les frais d'exploitation, sans qu'il soit possible d'en distraire quoi que ce soit pour l'entretien de



l'outillage et encore moins pour l'exécution de travaux neufs, à tel point que cette dernière rubrique avait complètement disparu du budget de 1934.

« Un aménagement judicieux des recettes, une répartition et un contrôle rigoureux des dépenses permirent de traverser heureusement la période critique et de profiter immédiatement du retour à des circonstances plus normales. Un rajustement des taxes d'outillage, rendit alors à la trésorerie son aisance et à l'exploitation les capitaux nécessaires pour des extensions nouvelles. »

Après avoir cité les principaux travaux entrepris et menés à bien depuis lors, M. Bouillette concluait :

« Malgré toutes ces dépenses et grâce à une gestion éclairée des fonds dont il disposait, le Conseil d'administration du port a non seulement maintenu mais très sensiblement amélioré

les finances de l'organisme dont il a la responsabilité. C'est ainsi qu'un emprunt de 1 million de piastres, contracté en 1924 pour l'agrandissement du port, sera intégralement amorti en 1940 ; l'arriéré des prestations en nature, dont le service avait été suspendu pendant les années de marasme, a été complètement apuré ; enfin, deux litiges importants, antérieurs à 1935, ont été réglés et les dettes correspondantes entièrement éteintes.

« Le Conseil d'administration a, de plus, reconstitué un fonds de réserve important, qui se monte, à la clôture de l'exercice 1939, aux environs de 600.000 piastres. La situation du port autonome de Saigon-Cholon est donc, à l'heure actuelle, nettement favorable et, malgré les aléas que comporte la situation mondiale, la prudence avec laquelle il est géré permet de penser qu'il supportera sans dommage cette nouvelle crise. »

Pierre ANDELLE.



LISTE CHRONOLOGIQUE DES GOUVERNEURS GÉNÉRAUX



Vice-Amiral d'Escadre DECOUX

CONSTANS, 1887-1888.

RICHAUD, 1888.

PIQUET, 1889.

DE LANESSAN, 1891.

ARMAND ROUSSEAU, 1895.

PAUL DOUMER, 1897.

BEAU, 1902.

A. KLOBUKOWSKI, 1908.

ALBERT PICQUIE, 1911.

ALBERT SARRAUT, 1911

VAN VOLLENHOVEN, 1914

ROUME, 1915.

ALBERT SARRAUT, 1917.

MAURICE LONG, 1920.

MARTIAL MERLIN, 1923.

ALEXANDRE VARENNE, 1926.

PIERRE PASQUIER, 1930.

RENÉ ROBIN, 1934.

JULES BRÉVIÉ, 1937.

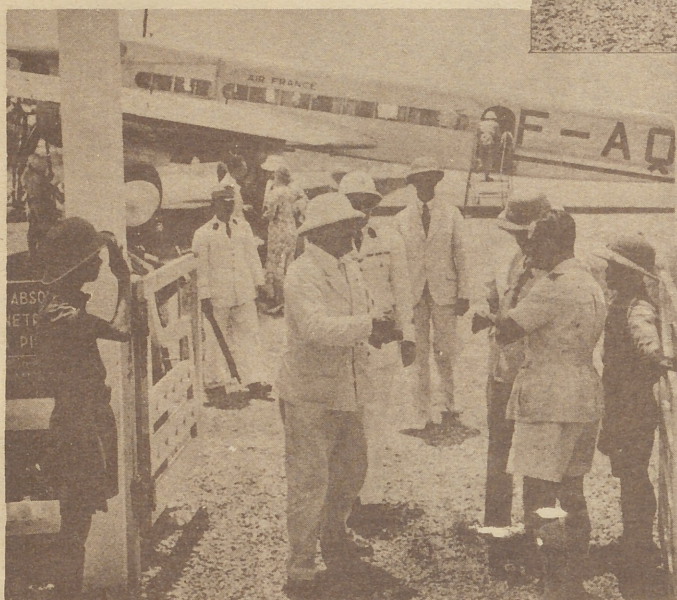
Général d'Armée CATROUX, 1939.

Vice-Amiral d'Escadre DECOUX, 1940.

Arrivée
des Membres
du Grand Conseil
à Gia - Lâm.



↑
Ci-dessus : M. WEBER, Gouverneur de la
Cochinchine et M. BORZECKI.



← Ci-contre : M. TOUZET, Résident Supérieur
au Laos.

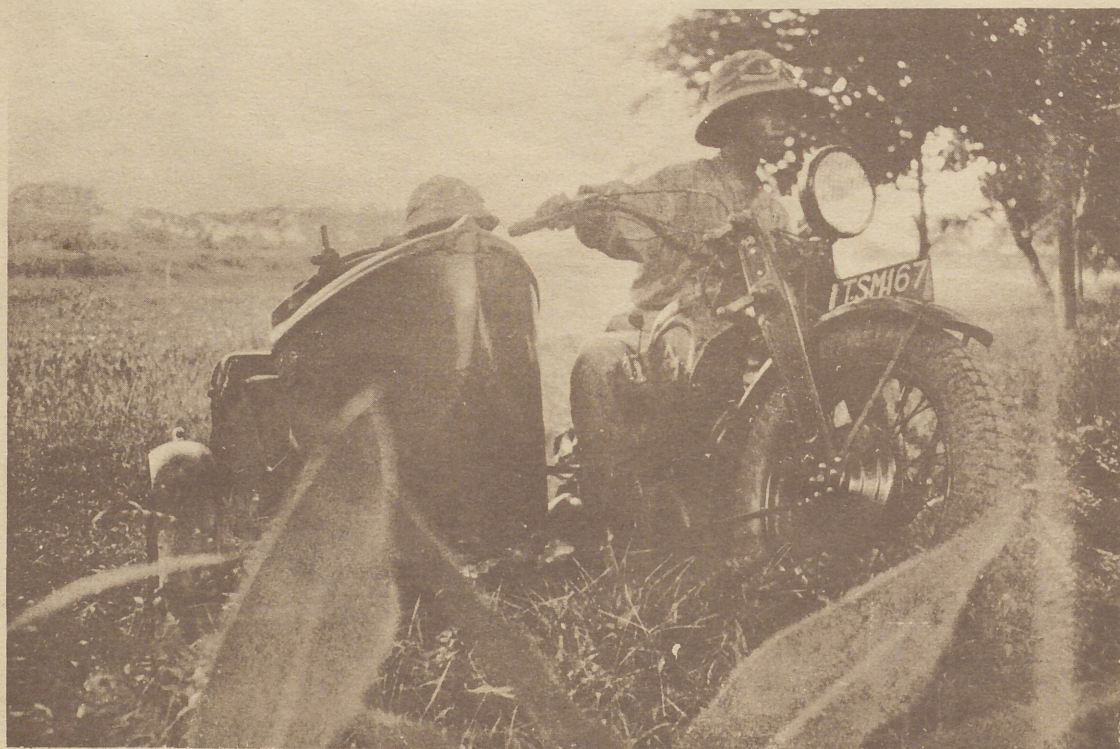
Ci-dessous, de gauche à droite :
MM. MARINETTI, délégué du Cambodge ;
THIBAudeau, Résident Supérieur au Cam-
bodge et le Contre-Amiral TERRAUX.



Dans l'armée Indochinoise



Dans l'armée Indochinoise



LA SEMAINE...

...EN INDOCHINE

Nous avouons qu'en d'autres temps nous n'aurions pas même songé à ouvrir cette rubrique : il aurait été à peu près impossible de la tenir. C'est un fait bien curieux, et c'est pourtant un fait ; il y a bien peu de temps qu'on s'occupe en haut lieu de fournir à la presse d'Indochine les moyens de donner à ses lecteurs indochinois des nouvelles d'Indochine.

Rendons à l'Amiral Decoux ce que nous lui devons.

On s'attache maintenant, chaque fois que quelque chose se fait en Indochine, qu'une décision de quelque importance est prise, qu'on reçoit officiellement une nouvelle propre à intéresser le public, à nous en informer. Cette attention et ce souci ont agréablement surpris ; et cette semaine particulièrement l'opinion indochinoise a été reconnaissante à ses chefs de ce qu'ils lui ont appris avec la franchise et la fermeté d'hommes qui savent ce qu'ils font : rien ne pouvait renforcer davantage la cohésion entre ceux qui obéissent et ceux qui commandent.

★★

Dans la vie de l'Indochine, ce sont les questions extérieures, cette semaine, qui ont occupé la scène, avec le passage de la Mission thaïlandaise, et avec les négociations nippon-indochinoises.

Une des Missions que le royaume voisin envoie en différents pays sous le beau nom de « missions de bonne-volonté », après être passée au Cambodge et s'être arrêtée à Saigon, est arrivée à Hanoi au début de la semaine. Sur le chemin du Japon, elle sera restée peu de temps en Indochine, mais les contacts qu'elle y a pris, les visites qu'elle y a faites n'auront pas été inutiles. Elle aura pu apprécier l'unité, le calme, la résolution du pays en une époque sérieuse de son histoire, tandis qu'était réaffirmée l'amitié mutuelle au cours de deux grandes réceptions offertes l'une au Gouvernement général, l'autre par la Mission elle-même.

★★

En même temps les négociations franco-nipponnes relatives à l'Indochine entraient dans une phase nouvelle.

Le 2 septembre, l'Amiral Decoux réunissait le Conseil du Gouvernement, dont les membres lointains étaient arrivés le matin même par avion, puis plusieurs personnalités cochinchinoises et tonkinoises étrangères à l'administration, pour examiner avec eux la situation politique.

Tard dans la soirée du même jour, un communiqué faisait savoir qu'à Tokyo avait été signé un accord « prévoyant l'octroi de facilités d'ordre militaire au Gouvernement japonais » ; qu'« aux termes de cet accord, et des instructions dont il a été l'objet, des négociations devaient être ouvertes entre le Général Commandant Supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine et les autorités militaires japonaises pour la réalisation éventuelle de ces facilités, sous certaines conditions formulées par le Gouvernement français » ; que, sans attendre l'ouverture de ces négociations, la Mission japonaise avait présenté en termes pressants des demandes inconciliables avec ces réserves ; que cet ultimatum avait été rejeté, et qu'on considérait la situation comme sérieuse.

Le communiqué parut dans les journaux du 3. Dans l'après-midi, *Hanoi-Soir* — seul quotidien du soir du Tonkin — le commentait en ces termes :

« Nous ignorons encore ce que sont les « facilités militaires » en question. Ce qui paraît sûr du moins, c'est que leur portée pratique dépend de la bonne foi ou de la mauvaise foi de celui qui en bénéficie.

« En les accordant, la France a fait elle-même la preuve de sa bonne foi et de sa bonne volonté ; elle demande en retour au Japon de lui donner le même témoignage. Le Japon laisse entendre qu'il n'en veut ni à l'intégrité de l'Indochine, ni à la souveraineté française. Il doit donc lui être facile de montrer la sincérité de son attitude en acceptant une délimitation exacte et précise des commodités qu'il reçoit.

« Si au contraire il se refusait à suivre cette procédure nous serions fondés à conclure que — malgré les signatures échangées — son but réel est non pas de poursuivre sans arrière-pensée les opérations dans lesquelles il est engagé, mais bien de procéder à une occupation militaire du Tonkin, préludant à une mainmise sur l'Indochine.

« La question qui se pose est donc grave.

« Il ne s'agit pas d'une simple et futile question de procédure, mais d'une question vitale pour nous. Il s'agit bel et bien de l'intégrité même de

l'Indochine. La France a pris et réaffirmé l'engagement de défendre le pays et ses populations s'ils étaient menacés. Elle se prépare à tenir, s'il le faut, sa promesse. »

Le même jour, une certaine détente se manifestait : les journaux du 4 nous apprenaient en effet que, le Général Nishihara n'ayant pas maintenu ses demandes, les conversations avaient pu reprendre à Hanoi.

Mais, dans la matinée du 6, nouvel incident : un bataillon japonais, sur l'initiative du reste de son chef, franchissait la frontière chinoise près de Langson. L'affaire put être rapidement arrêtée, grâce au sang-froid et à l'énergie de notre commandement : l'après-midi même, le détachement rebroussait chemin, et le lendemain matin les généraux Nishihara et Tominaga venaient exprimer leurs regrets à l'Amiral Decoux.

Au moment où nous écrivons, les choses en sont là. Que faut-il en penser ? Il est difficile de répondre, il serait prématuré de le faire.

La radio étrangère nous a appris que les Etats-Unis et la Grande-Bretagne avaient fait part à Tokyo de l'intérêt qu'ils prennent au maintien du *statu quo* en Indochine (mais un journal japonais n'a-t-il pas insinué, à la suite de ces démarches, qu'on pouvait distinguer plusieurs sortes de *statu quo* ? Nous voulons croire qu'il s'agit là d'un excès de zèle d'un rédacteur irresponsable).

Nous souhaitons évidemment qu'il ne se produise pas de nouvel incident : nous désirons vivement et sincèrement qu'une entente puisse intervenir avec un grand pays contre lequel nous ne nourrissons aucune animosité. Mais pouvons-nous nous défendre d'une certaine réserve — c'est le moins qu'on puisse dire, — quand nous voyons qu'il suffirait encore pour compromettre les choses, et déjouer notre bonne foi et notre bonne volonté, d'initiatives individuelles d'officiers non mandatés, — et quand nous voyons par l'expérience que de telles initiatives peuvent effectivement être prises ? Quoi qu'il en soit, le pays est un, unanime, derrière les deux chefs en qui il a une confiance absolue, le Vice-Amiral d'Escadre Decoux et le Général de Corps d'Armée Martin.

*
*
*

Ces délicates négociations n'ont point empêché l'Administration indochinoise de poursuivre, étape après étape, l'adaptation de notre économie aux circonstances nouvelles. Aucune mesure de premier plan ne paraît avoir été prise cette semaine ; du moins le travail se poursuit, et deux indices nous en ont été donnés : il s'agit d'une part du contrôle sur les laits importés, dont on a décidé à l'usage d'assouplir les formalités ; et, d'autre part, des restrictions qu'on nous annonce sur la consommation des farines. Ces dernières

mesures entrent dans le cadre général de la politique actuellement suivie et que dictent les circonstances, en vue de réduire les importations pour diminuer nos besoins en monnaies étrangères, et, par une conséquence naturelle dont l'Indochine tout entière n'a que des avantages à attendre, d'exploiter plus méthodiquement et plus complètement les ressources de tout genre que le pays peut trouver en lui-même.

... EN FRANCE

La France poursuit avec la même résolution sa lourde tâche de reconstruction. Dans l'ordre économique, dans l'ordre administratif, dans l'ordre gouvernemental, l'œuvre s'accomplit peu à peu.

Le problème essentiel est, dans tous les domaines, un problème d'efficacité. La production française a été bouleversée à la fois par les effets directs de la guerre — destructions et occupation, rupture des communications — et par ses conséquences sur la main-d'œuvre. A ce bouleversement vient s'ajouter le blocus, qui limite gravement les relations maritimes de la France.

Il faut donc recenser et exploiter au maximum toutes les matières premières dont le pays peut disposer ; il faut aussi mettre en place les hommes d'action qui, en dehors de toute considération politique, consacreront leur énergie et leur réalisme aux deux fonctions essentielles : nourrir et vêtir.

Une série de mesures ont été prises cette semaine dans cet ordre d'idées. Nous n'entretons pas dans le détail : soulignons qu'elles constituent la suite des réalisations d'un programme méthodique. Elles ont porté notamment sur les problèmes de l'alimentation, sur ceux de l'agriculture et de l'élevage, sur ceux de l'industrie textile, sur ceux de l'approvisionnement en papier.

La mise au point de l'organisation générale du pays se poursuit. Des réformes sont intervenues dans l'administration des finances et dans celle du travail et de l'industrie : c'est l'instrument lui-même qu'on modifie, qu'on corrige, pour en améliorer le rendement.

Et c'est enfin la direction elle-même de « l'entreprise France » qui, peu à peu, s'adapte à ses nouvelles tâches. Le remaniement du Cabinet s'est effectué, en quelque sorte, dans un sens de technicité, et visiblement en vue d'affirmer l'autorité gouvernementale en la concentrant et en permettant l'exécution immédiate des décisions prises. A l'exception du Vice-Président Laval, tous les parlementaires sont éliminés.

Douze secrétaires d'Etat sont désormais placés sous l'autorité de M. Pierre Laval, chargé de coordonner leur action, chargé également de l'information. Ce sont :

MM. Alibert (Justice) ;
 Peyrouton (Intérieur) ;
 Baudoin (Affaires étrangères) ;
 Bouthillier (Finances) ;
 Général Huntziger (Guerre) ;
 Amiral Darlan (Marine) ;
 Belin (Production industrielle et travail) ;
 Général Bergeret (Aviation) ;
 Ripert (Instruction publique et jeunesse) ;
 Caziot (Agriculture et ravitaillement) ;
 Berthelot (Communications) ;
 Amiral Platon (Colonies).

Seuls ont rang de Ministres et siègent au Conseil des Ministres MM. Alibert, Peyrouton, Bouthillier, le Général Huntziger, l'Amiral Darlan, MM. Belin et Caziot. Le Secrétaire d'Etat à l'Aviation relève désormais de la Marine, celui de l'Instruction publique et de la Jeunesse relève de la Justice, celui des Colonies relève des Affaires étrangères, celui des Communications relève des Finances. Ainsi le nombre des Ministres se trouve enfin réduit, sans pourtant que les Départements essentiels soient privés de titulaires.

Cependant le Général Weygand, nommé délégué général du Gouvernement en Afrique française, reçoit mission d'y diriger et coordonner l'action politique et administrative, d'y provoquer, et, le cas échéant, d'y prendre les mesures d'urgence que pourrait commander la sécurité militaire de ces territoires. Le Gouvernement montre ainsi sa résolution de s'opposer par tous les moyens aux intrigues visant à compromettre l'unité de l'Empire, dont les armistices ont laissé à la France le soin de sauvegarder les intérêts.

Cinq hommes nouveaux : le contre-amiral Platon, réputé dans la Marine avant d'être l'un des héros de Dunkerque ; le Général d'Armée Huntziger, qui sut tenir à Sedan dans les conditions les plus difficiles, eut la douloureuse mission de recevoir le texte de la convention d'armistice, et présida ensuite la délégation française à la commission d'armistice ; M. Berthelot, technicien des chemins de fer, directeur général adjoint de la S. N. C. F. ; M. Peyrouton, administrateur confirmé, et qui se distingua particulièrement au secrétariat général de l'Algérie et aux résidences générales du Maroc et de la Tunisie ; M. Ripert enfin, membre de l'Institut, bien connu dans le monde universitaire, et juriste réputé.

Pierre Cot et Guy La Chambre sont inculpés. Non pas pour quelque raison politique,

mais très précisément pour être responsables des terribles faiblesses de notre aviation, qui influèrent directement sur l'issue de la guerre. Les anciens Présidents du Conseil Daladier et Reynaud, l'ancien généralissime Gamelin sont placés sous surveillance spéciale dans une résidence assignée.

N'insistons pas sur l'émouvant et beau message du Maréchal Pétain à l'Empire : notre collaborateur M. Jean Broussel en parle par ailleurs. Rappelons une allocution de notre Borotra, qui s'occupe de donner aux sports, dans la France nouvelle, leur juste place ; et soulignons pour terminer une petite information qui en dit beaucoup plus qu'il n'y paraît sur l'esprit de nos nouveaux chefs : les membres du gouvernement ne répondront même plus aux lettres de recommandation, « d'où qu'elles viennent ». Le « piston » est mort.

... DANS LE MONDE

LES HOSTILITES ANGLO-ALLEMANDES

Elles sont essentiellement aériennes, avec quelques épisodes maritimes.

Le Reich a lancé chaque jour contre la Grande-Bretagne des vagues successives d'avions dont certaines étaient composées de plus de 100 bombardiers escortés de nombreux appareils de chasse. La plupart des villes de l'Angleterre du Sud ont été bombardées avec des dégâts certains. Londres, par contre, paraît avoir peu souffert, sauf peut-être en fin de semaine, grâce à sa protection de ballons, sa défense de chasse et sa D. C. A.

La R. A. F. de son côté a visité chaque jour les villes industrielles du Reich. Berlin a été plusieurs fois bombardée.

Les pertes des deux belligérants sont certainement très importantes, et les ruines, de part et d'autre, considérables. Quant aux pertes d'appareils elles s'élèvent à de nombreuses centaines tant pour les Allemands que pour les Anglais. Dans ce domaine aucun chiffre précis ne peut être avancé.

Demande allemande. — Par l'intermédiaire de la Suisse, le Reich a demandé à l'Angleterre de garantir le statut de 64 navires hôpitaux destinés à accueillir les aviateurs tombés en mer.

Le Gouvernement anglais a refusé.

Proposition de paix. — De source anglaise, on annonce que le Reich aurait lancé un ballon d'essai sur des conditions de paix.

La « Hamburger Fremden Blatt » dément cette prétendue offre de paix.

Le Discours de Hitler. — Inaugurant la campagne annuelle du secours d'hiver, Hitler a prononcé un important discours dans lequel il a passé en revue les événements de l'année écoulée et souligné les succès remportés par le Reich.

Il a attaqué violemment la Grande-Bretagne, et a déclaré que si jusqu'à présent, elle n'avait pas encore été soumise, elle le devait à une retraite précipitée et à sa situation géographique. Le Führer a insisté à ce sujet sur les dégâts causés en Angleterre par les raids de la « Luftwaffe ».

Puis, évoquant les attaques nocturnes de la R. A. F. contre l'Allemagne, et en particulier les bombardements de Berlin, il a annoncé de terribles représailles.

Dans son allocution, Hitler a reconnu la nécessité d'un deuxième hiver de guerre, et l'éventualité d'une guerre longue.

Il a conclu par un acte de foi dans l'issue victorieuse de la lutte pour le peuple allemand.

LES HOSTILITES SINO-JAPONAISES

Nombreux engagements qui n'affectent point dans l'ensemble les positions antérieures.

CHINE

La question des Concessions. — Le 3 septembre, le Ministre de l'Intérieur du Gouvernement de Nanking a déclaré :

« L'existence de concessions étrangères en Chine ne sera plus permise.

« Nous nous efforcerons d'abolir ce système illogique, et s'il est nécessaire, nous aurons recours à la force ».

Le terrorisme à Shanghai. — Trois attentats ont eu lieu cette semaine dans la concession internationale de Shanghai.

JAPON

Les négociations avec Nankin. — Les négociations entre le Général Abé et M. Wang-chinh-Wei ont heureusement abouti le 31 août. Le porte-parole du Ministère des Affaires étrangères japonais a déclaré que ce traité était un traité de base.

Les relations avec les Indes Néerlandaises. — Le Ministre du Commerce Kobayashi et sa mission ont quitté le Japon le 2 septembre à bord du « Nishia Maru ».

« L'Asahi Shimbun » semble craindre que des agents de la « Standard Oil » qui viennent

d'arriver à Manille ne cherchent à assurer aux E. U. A. les concessions pétrolières avant l'arrivée de la Mission japonaise.

Nouvelle structure. — La nouvelle structure nationale prévoit un programme en trois points, approuvé le 6 septembre par le Cabinet et soumis à la troisième séance du Comité préparatoire.

Ces trois points, d'après l'agence Domei, sont les suivants :

1° Le nouvel ordre en Asie Orientale sera établi conformément au principe « Hakko Ichui » (les huit points de l'univers sous un toit, ou le bon voisinage universel) qui a inspiré la fondation de l'Empire japonais, et contribué ainsi à l'établissement de la paix mondiale ;

2° La structure de défense nationale sera établie en supprimant tous les maux anciens, en renouvelant l'administration et en donnant un grand rôle à toutes les ressources nationales totales ;

3° Tous les sujets, dans toutes les branches de l'activité nationale, pourront collaborer avec les services publics et accomplir leur tâche en harmonie avec l'Empereur en aidant celui-ci pour la conduite des affaires de l'Etat.

DANS LES BALKANS

La situation en Roumanie. — L'attention mondiale fut retenue sur les Balkans toutes ces dernières semaines. La Roumanie en butte aux revendications soviétiques, bulgares et hongroises, abandonna la Bessarabie et la Dobroudja sans grandes difficultés. Le problème de la Transylvanie menaçant d'aboutir à un conflit, les puissances de l'Axe imposèrent leur arbitrage. La Hongrie reçut 45.000 km² de territoire (elle en demandait davantage) ; les échanges de populations ne furent pas autorisés, seules les options individuelles furent permises.

Dès que furent connues en Roumanie les conditions de l'arbitrage, des troubles éclatèrent dans tout le pays. Le cabinet Gigurtu démissionna. Le roi fit appel au général Antonesco « relégué » depuis quelque temps. Ce dernier bénéficia de l'appui de la jeunesse, de l'armée et de la Garde de Fer. Il décida aussitôt la constitution d'un nouveau Ministère marquant, dit-il, un changement de régime.

Le 5 septembre le roi Carol accepta une importante limitation de ses propres prérogatives et une abdication paraissait évitée.

Le général Antonesco fut investi de pouvoirs dictatoriaux.

Le 6 septembre, le roi Carol abdiqua et son fils le Grand Voïvode Michel a été reconnu roi. L'ex-roi Carol se rendrait en Suisse.

Le général Antonesco annonça son intention de resserrer les relations de la Roumanie avec l'Axe.

L'ACCORD ANGLO-AMERICAIN

Il prévoit le transfert de 50 destroyers américains à la Marine britannique contre le transfert à bail pendant 99 ans aux E. U. A. de bases navales et aériennes dans la zone du canal de Panama et dans la mer des Caraïbes.

Les premiers destroyers ont quitté Boston pour le Canada. Ce sont des bâtiments de 1.200 tonnes armés en général de 4 canons de 3 pouces, 12 tubes lance-torpilles et 1 canon anti-aérien de 3 pouces.

LA GUERRE EN AFRIQUE

Il semble qu'une nouvelle offensive italienne ait débuté le 1^{er} septembre. Le plan italien viserait au contrôle de toutes les voies de communications importantes du Kenya.

Quels sont les projets italiens ? — Une action militaire italienne contre l'Egypte et le Soudan Egyptien est considérée comme prochaine par les observateurs internationaux. Les bombardements d'Alexandrie, de Haïffa et des ports de la Mer Rouge par l'aviation italienne seraient les préludes d'un effort plus étendu. Les abords d'Alexandrie sont impraticables en raison de l'inondation du Nil et le désert égyptien à cause de la chaleur excessive. Ces conditions changeront en fin de septembre.

L'attaque directe contre l'Egypte tendrait à priver la Grande-Bretagne des ressources qu'elle en tire, tandis que de l'ex-Somalie anglaise les bombardements dans la région de Suez menacent les pétroles de l'Iran qui passent normalement par le Golfe Persique et la Mer Rouge.

NOUVELLES BREVES

BELGIQUE. — La Bourse d'Anvers sera rouverte vers la mi-septembre.

Un train de réfugiés dérailla près de la Sambre : 15 morts, 50 blessés.

CANADA. — Le Canada, d'après « l'Uni-

ted press » négocie avec les E. U. A. l'achat de tanks.

EGYPTE. — Le Wafd ne sera plus représenté dans le nouveau cabinet Hasan Pacha.

ESPAGNE. — **Signature d'un accord aérien avec le Reich.** — Il ne s'agit pas d'un nouveau traité. On revient simplement à la convention hispano-américaine signée avant la guerre et dénoncée par le Gouvernement espagnol au début des hostilités en vue de maintenir une stricte neutralité.

E. U. A. — **Un discours de Roosevelt.** — Le Président Roosevelt a demandé au peuple américain de se préparer à défendre les E. U. A. et la liberté : « Il faut nous préparer d'avance » a-t-il dit, « parce que nous préparer plus tard ne sera probablement plus possible ».

GRECE. — On signale la présence des renforts italiens à la frontière d'Albanie.

HONGRIE. — 60.000 acres appartenant à des Israélites ont été expropriées. Elles seront remises à de petits propriétaires hongrois.

ITALIE. — Une poudrerie saute près de Boulogne : 38 morts, 186 blessés.

NORVEGE. — Le correspondant de Stockholm de la « National Zeitung » de Berne pense que le roi Haakon sera forcé d'abdiquer.

PORTUGAL. — Le Portugal vient de renoncer à tous les traités conclus avec les États Baltes à la suite de l'annexion de ces États par l'U. R. S. S.

SUISSE. — A la suite du survol de son territoire par des avions étrangers, la Suisse vient de décider d'établir dans ses régions d'altitude des batteries de gros calibres.

UNION SUD-AFRICAINE. — Par 83 voix contre 65, le Parlement a repoussé une motion du général Hertzog demandant la conclusion immédiate de la paix avec l'Allemagne et l'Italie.

U. R. S. S. — 25 chalands citernes et pétroliers sont mis en service sur le nouveau canal de la Baltique à la Mer Noire.

Un accord ethnique a été signé à Moscou pour le rapatriement du groupe ethnique de Bessarabie.

LA VIE INDOCHINOISE

Naissances.

CAMBODGE

— PHUONG SOVANNAH, fils de M^{me} et M. Chhâ Phuong, Adjudant au T. T. C. (28 août 1940, Phnom-Penh).

COCHINCHINE

— JOSETTE-THÉRÈSE, fille de M^{me} et M. Emile Passagne, Sous-Brigadier de la Police régionale de Saigon-Cholon (25 août 1940, Clinique Saint-Paul, Saigon).

— ALEXANDRE, fils de M^{me} et M. François Gourdon, de l'Etat-Major de Saigon (Clinique Ng-van-Khai, Gia-dinh).

— JEAN-PIERRE-HENRI-LOUIS GILLES, fils de M^{me} et M. Pierre-Louis Ménage, Administrateur des Services civils, Chef de bureau au Gouvernement de la Cochinchine (29 août 1940, Clinique Saint-Paul, Saigon).

— JEAN-ANDRÉ, fils de M^{me} et M. Cao-van-Hoa, Ingénieur électricien (Saigon).

— JUSTIN, fils de M^{me} et M^e Antoine, Avocat à la Cour d'Appel de Saigon (30 août 1940, Clinique Henriette Bui, Saigon).

— ANNE-MARIE, fille de M^{me} et M. Tursan, Officier mécanicien de la Marine marchande (3 septembre 1940, Saigon).

— MARIE-DOMINIQUE, fille de M^{me} et M. Astoin, fondé de pouvoirs de la Banque de l'Indochine, Lieutenant à la Direction d'Artillerie (4 septembre 1940, Saigon).

— ANNE, fille de M^{me} et M. Tursan, de la Compagnie Franco-Asiatique des Pétroles (4 septembre 1940, Saigon).

TONKIN

— MICHEL-GABRIEL, fils de M^{me} née Henriette Bordes et de M. François-Gabriel Collière, Adjudant-chef (28 août 1940, Hôpital de Lanessan, Hanoi).

— JEAN-PIERRE, fils de M^{me} née Marie-Elise Ruffe et de M. René-Charles-Joseph Lauer, Adjudant-chef (29 août 1940, Hanoi).

— Fernand-Jules, fils de M^{me} née Rosalie Ruiz et de M. Jules Vèrès, Sergent-chef (29 août 1940, Hôpital de Lanessan, Hanoi).

— ROBERT-JACQUES-MICHEL, fils de M^{me} née Suzanne-Marie Péronneau et de M. Sabourin, Sous-Lieutenant (30 août 1940, Hôpital Colonial, Haiphong).

— YVETTE-BERTHE, fille de M^{me} née Marie Gelhey Sim et de M. Jamin, Sous-officier d'Infante-

rie coloniale (1^{er} septembre 1940, Hôpital Colonial, Haiphong).

— LILIANE-ODETTE, fille de M^{me} née Liberte Degusseau et de M. Albert Louis (1^{er} septembre 1940, Hôpital de Lanessan, Hanoi).

— JOLAINE-MARIE-JANE-GERMAINE, fille de M^{me} née Michèle-Jeanne Course-Bardet et de M. Wintrebert, Administrateur-adjoint des Services civils (3 septembre 1940, Hôpital de Lanessan, Hanoi).

— JEAN-PIERRE, fils de M^{me} née Marie-Louise Laugier et de M. Eugène Lavalée, maître principal de la Marine (3 septembre 1940, Hôpital Colonial, Haiphong).

— COLETTE-OLGA, fille de M^{me} née Simone Philomène Sonnette et de M. Alphonse-François-Marie Bouniard, Sous-lieutenant (3 septembre 1940, Hôpital de Lanessan, Hanoi).

— JEAN-MARIUS, fils de M^{me} née Elisabeth-Amélie Gruner et de M. Max-Jean Habert, Médecin-commandant des Troupes coloniales (4 septembre 1940, Hôpital de Lanessan, Hanoi).

Décès.

ANNAM

MICHEL BALATHIER, né le 26 novembre 1938, fils de M^{me} la Comtesse et de M. le Capitaine de Balathier du 10^e R. M. I. C., survenu le 31 août 1940 à Hué.

CAMBODGE

PIERRETTE SEINE, âgée de vingt ans, fille de M. Pierre Seine, Chef d'atelier à la Société Indochinoise de Mécanique et Ateliers de Construction de Saigon (6 août 1940, Phnom-Penh).

— Paul-René FLERCHINGER, sergent de la Compagnie des Télégraphistes coloniaux, chef de poste de Radio, décédé le 2 août 1940, à Phnompenh.

COCHINCHINE

— Jean-Claude-Marcel CORTÈS, fils de M. Emile-Jean CORTÈS, Ingénieur des Travaux Publics à Saigon (31 août 1940, Clinique Saint-Paul, Saigon).

— Raymond-André DUPÉNOT, fils de M^{me} et M. Hippolyte DUPÉNOT, Sergent-chef à la Section des Commis et Ouvriers d'administration coloniaux (3 septembre 1940, Hôpital Grall, Saigon).

— M^{me} VERDAILLE née HUYNH-GIA-THAI dite AGATHE WONG, (4 septembre 1940, Clinique Saint-Paul, Saigon).

TONKIN

— M. Ersurne-Claude-Philippe SULLY-NICOLAS, âgé de 49 ans, maître-répétiteur au Lycée Albert-Sarraut, Hanoï (31 août 1940, Hôpital de Lanesan, Hanoï).

Agriculture.

UN ENNEMI DU RICIN

Signalons aux agriculteurs un tirage à part d'un article récemment paru dans le *Bulletin Economique de l'Indochine*. L'auteur en est M. J. NANTA, Chef du Laboratoire d'Entomologie à l'Institut des Recherches agronomiques et forestières. Il s'agit d'une « Note sur un ennemi du Ricin, l'*Adoretus compressus* », et sur les moyens de remédier aux ravages qu'il cause.

Economie.

Le fascicule 4 du *Bulletin Economique de l'Indochine* (année 1940) vient de paraître. Au sommaire : *Les riz de qualité et la Société Rizicole de Battambang* ; *Etude chimique des thés*, par E.-M. Castagnol, Chef de la Division de Chimie et de Technologie agricoles de la Section Nord de l'Institut des Recherches Agronomiques et Forestières, et Doàn-ba-Phuong, Agent technique agricole du même organisme ; *Aperçu sur les valeurs technologiques des bois d'Indochine*, par A. Consigny, Conservateur des Eaux et Forêts, Chef de la Division des Recherches forestières de la Section Sud de l'Institut des Recherches Agronomiques et Forestières, et Dang-phuc-Hô, Agent techniques principal des Eaux et Forêts attaché au Laboratoire de Technologie forestière du même organisme.

Parmi les *Notes et Documents*, signalons *Les émissions de valeurs immobilières en Indochine en 1939, l'avenir de l'industrie chimique au Mandchoukouo*, et, sur l'économie japonaise, *La production des machines et des machines-outils*. Nous y reviendrons.

Livres et revues.

VINGT ANS

Malgré les difficultés actuelles, les éditions de la *Nouvelle Revue Indochinoise* de Vinh pour-

suivent leur effort. Elles publient en volume le roman que M. Nguyễn-duc-Giang avait fait paraître en 1937 dans sa revue. Document attachant sur la jeunesse annamite moderne — ou sur certains jeunes Annamites d'aujourd'hui —, attachée encore, malgré qu'elle en ait, à ses fortes et belles traditions, et imprégnée en même temps de tout le naïf et touchant romantisme éternel de la vingtième année.

S.

L'évolution économique de l'Indochine française.

M. Charles Robequain, compétence reconnue, examine avec pénétration dans ces 400 pages denses l'action de la France dans l'économie indochinoise, et les modifications qu'y ont apportées la création des plantations du caoutchouc, le développement de la production du riz et le début d'industrialisation de la Colonie. C'est un très précieux et complet inventaire de notre économie à la veille de la guerre ; c'est un document de base désormais indispensable.

G.

L'École d'Administration indochinoise.

L'Université indochinoise vient de publier une plaquette sur les buts et programmes de l'Ecole d'Administration indochinoise. Cette institution a remplacé l'organisation existante d'une quatrième année à l'Ecole Supérieure de Droit de Hanoï.

Son objet ? D'une part, compléter les connaissances théoriques des jeunes licenciés en droit en leur faisant connaître les institutions fondamentales du pays où ils vivent ; d'autre part, constituer une sorte de pépinière de candidats aux principaux concours administratifs et judiciaires, notamment à ceux du mandarinat. C'est pourquoi le personnel enseignant compte, outre les professeurs de l'Ecole Supérieure de Droit, quelques personnalités extérieures à l'Ecole, administrateurs et magistrats.

On devrait mieux choisir les gens

ROMAN

par Paul MUNIER

AVERTISSEMENT

Il y a quelques années, les premiers chapitres de ce roman ont paru, sous un autre titre, dans un journal local. La plupart de mes lecteurs d'aujourd'hui n'ont pas lu ce commencement, et ceux qui l'ont lu ne s'en soucient heureusement point. Mais je me souviens, moi, je me souviens que quand cela fut imprimé, noir sur blanc, je vis quelle faute grave j'avais commise, combien l'œuvre ainsi présentée était imparfaite, incomplète, injuste, mauvaise. Le lecteur, généralement, généralise ; c'est son droit. L'écrivain est franchement coupable si, créant des personnages pour exposer une idée, soutenir une thèse, ou pour mettre sur leurs épaules imaginaires le poids réel de ses critiques, ces personnages sont tels, que le lecteur confiant généralisera l'erreur ou l'exagération en généralisant ce qu'il retiendra de leurs dires et de leurs gestes. Il n'est ni leçon utile ni vérité, sans équité, sans équilibre. Tous les degrés de l'ironie, de la critique, de la satire sont tolérables, jusqu'à la malveillance, jusqu'à la cruauté, jusqu'à l'injustice, à condition que cela ne soit pas présenté comme une image de la vie mais comme l'effet d'un exercice personnel pouvant être allé du simple amusement à un véritable sadisme mental en passant, si l'on veut — et si l'on peut ! — par une philosophie en intention.

Le roman, qui évoque la vie, doit être juste, honnête, humain ; près des laideurs il doit montrer les honnêtes gens tranchant avec les crapules, les intelligents faisant pardonner aux imbéciles, les travailleurs acharnés faisant honte aux paresseux, la chance même atténuant parfois la méchanceté du destin. Ça ne l'empêche pas nécessairement d'être amer, triste, sombre ; mais il tombe à faux, il perd toute signification si, amer, il ne laisse entrevoir l'espérance ; si, triste, il ferme ses pages à toute joie ; si, sombre, il n'admet aucune lumière. Aux fautes il faut opposer le rachat, sans quoi le roman n'est qu'imposture.

C'est pourquoi, ayant sensiblement modifié les chapitres autrefois publiés, et qui constituent la première partie du présent ouvrage, le premier volet du diptyque, j'ai complété mon roman par une seconde partie que me commandait ma conscience, j'ai peint le second volet. D'abord la paresse et les fautes ; puis l'effort et le rachat, déterminés par le remords.

Le lecteur est seul juge. Il dira si j'ai bien fait d'allonger quand je pouvais mettre au feu.

PAUL MUNIER.

PREMIÈRE PARTIE

LES FAUTES

I

Si je mens, que les Tevoda des seize étages du paradis m'anéantissent et exterminent tous les miens.

(Le serment à la pagode cambodgienne).

C'est par ennui que j'ai pris Nelly Mithridate, par crainte de l'ennui que je l'ai conservée près

de moi si longtemps. Nullement mauvaise fille, assez belle femme, il semblait qu'elle pût retenir un homme ; je dirai plus loin pourquoi il était impossible qu'elle restât ma compagne, pourquoi la séparation devait inéluctablement venir, comme une délivrance difficile et cruelle.

Par ennui ! Qu'on en juge : pas de travail, un pays connu jusqu'aux moindres pierres au bout de trois mois, et la paresse tropicale, c'est-à-dire plus de goût à rien, même à la lecture !

Do-Son se développera, deviendra presque un Trouville, moins luxe et casinos ; mais au temps que j'y connus Nelly, c'était un trou, complètement déserté l'hiver, peuplé, de juin à octobre, d'une foule de gens traînant leur bonne volonté dans une chaleur d'étuve. Je n'ai jamais compris, d'ailleurs, la manie des Français du Tonkin de venir suer au bord de la mer, sans confort, sous les chauds déluges d'été, tandis que l'hiver y est tempéré, sec, bleu, idéal. Une raison peut-être : quand le delta est écrasé de chaleur moite, on aime changer d'air, chercher la moindre brise, et Do-Son, à une demi-heure de Haiphong en automobile, est si facile à atteindre !...

Avec ses collines égrenées en face de la Cat-Ba, la plus grande et la dernière, dans le sud, des îles de la baie de Ha-Long, le petit pays n'est pas laid. Les indigènes, enrégés dévastateurs, n'ont pas laissé un arbre sur les mamelons ; mais en retrait des plages, nous avons planté des filaos, des sabliers ; même un colon a revêtu de pins une hauteur ; les villages, piquetés des maigres et hauts plumets des aréquiers, sont habillés de bambous, d'arbres fruitiers : citronniers, jaquiers, pamplemoussiers, caramboliers si bien que l'ensemble, sablonneux et pierreux quand on regarde de près, paraît verdoyant vu d'un peu loin, de l'îlot de Hon-Dau, par exemple. Pourtant, quels que soient le charme du site, la douceur de la saison, si l'on ne fait rien l'ennui roule avec les cailloux, dort avec le sable, suinte avec les sources. Or je ne faisais rien à Do-Son, absolument rien. J'étais douanier sans douane, voilà ! Jadis, sur les rives sud-ouest de la petite presqu'île on faisait du sel ; le poste de douane de Do-Son avait été créé pour la surveillance des sauniers. Mais depuis longtemps la vase avait envahi les aires, depuis longtemps il n'y avait plus de bois pour chauffer les fours, et l'administration entretenait

toujours, sans doute, par habitude, un fonctionnaire dont la fonction n'avait plus d'objet.

Pas de fréquentation possible : l'été les gens restent quinze jours ou un mois, parfois une seule journée ; l'hiver, population européenne réduite à sept individus se regardant en chiens de faïence et n'ayant jamais su organiser une manille à quatre ! Sept : le gendarme, les deux postiers dont un marié, l'hôtelier et sa femme, et enfin moi.

Le gendarme Noireaud ! quel homme cocasse ! On se demande quand il dort. Toujours en promenade, même la nuit, un bâton à la main. Son casque est un peu de travers sur la tête. Si au lieu d'échanger un salut, on s'arrête quand on rencontre Noireaud, on est perdu : deux heures après, lancé dans quelque dissertation politique, il vous tient encore, car cet isolé, ce solitaire fait de la politique ! Et plus l'homme discute et bavarde, plus il s'échauffe, plus le casque, constamment tripoté par une main nerveuse, se met de guingois, si bien qu'il finit, réellement, par être posé comme un chapeau de gendarme. Noireaud se rase ponctuellement... tous les quinze jours ! et comme sa barbe est rare et très raide, on le voit presque toujours hérissé de piquants.

En dépit de cet aspect, c'est un brave homme, sensible et froussard. Ah ! froussard, oui, bon dieu ! Le casque batailleur, vissé militairement sur la tête de Noireaud, monte et descend avec elle et avec le buste, en salutations excessives et répétées, devant quiconque porte, au propre ou au figuré, le moindre galon. Un jour la femme du Résident de Kien-An arrive en automobile. Noireaud multiplie les courbettes, donne les renseignements qu'on lui demande puis, tandis que l'auto manœuvre pour partir, il recommence sa gymnastique salutatoire ; mais comme il recule un peu à chaque mouvement, le voilà qui donne un grand coup de derrière dans un arbre ! Il s'est redressé plus vite qu'il n'avait plongé : l'arbre était un sablier, au tronc couvert de pointes... comme le menton de Noireaud. La Résidente en pleurait de rire !

Je n'ai jamais ri en voyant Croixmiellée (1), le receveur des postes, ni en pensant à lui. Sous son air onctueux, papelard, on sent le gredin. C'est un moine pourri de vices. Ses veines charrient autant de fiel que de sang. Il est capable de tout. On verra plus loin si j'exagère. Comme il n'y a pas de justice, immanente ou autre, il mourra dans son lit, à un âge très avancé. Ceux qui l'entourent ont moins de chance !... Plard, le pauvre petit surnuméraire qui lui servait de souffre-douleur, a disparu trop tôt et sans vengeance. Quant à M^{me} Croixmiellée, sa mort sou-

dainé dut être opportune, pour elle-même, la pauvre !... et pour son mari !

Les deux autres Dosonnais, l'aubergiste Sœur et sa femme sont de ces gens qui ne connaissent que la piastra. Gros comme des outres, ils ont pour cœur un creuset. Est ami qui paye ! La femme est facilement insolente et querrelleuse, l'homme placide ; il dit : « Le client, il ne faut jamais lui donner ce qu'il demande mais il faut toujours lui donner raison ! Parfois ils se disputent entre eux et elle ne se gêne pas, même devant témoins, pour lui jeter à la figure : « D'abord, l'hôtel, c'est moi qui l'ai gagné !... et en effet, c'est elle qui l'a gagné, avec autre chose que ses talents culinaires ! Alors il baisse pavillon ! Ils font deux cuisines : une excellente, pour eux, une au-dessous du médiocre, pour les clients. Quand un consommateur se plaint à la patronne, elle l'eng... ; s'il se plaint au patron, celui-ci se confond en excuses, fait semblant de gronder le personnel et s'arrête là. Les clients préfèrent le patron !

Il y avait aussi mon secrétaire annamite, Thai. Poli jusqu'à l'obséquiosité, il arrive à l'heure, s'en va de même, délivre de rares quittances, lit toute la journée, principalement Jean-Jacques Rousseau traduit du français en anglais, de l'anglais en chinois, et du chinois en annamite ! J'ai eu de bonnes et même cordiales relations avec des Annamites : avec Thai non ! Il a un vernis d'humilité qui me déplaît, et son insignifiance, qui n'est qu'apparente et voulue, n'attire pas la sympathie.

Sauf Plard, un peu, je n'ai donc fréquenté personne à Do-Son, autrement qu'en rencontres inévitables, en paroles banales, et mon ennui ne tarda pas à s'augmenter de la pauvreté des relations féminines possibles. Dans la maison, à toute heure, ou sur le sable, au clair de lune, j'ai bien tenu dans mes bras toutes les filles et femmes indigènes qu'on peut acheter par là, plus ou moins discrètement. Jamais, je le dis sans fard, je n'ai tenté d'autre aventure... et Dieu sait si c'est facile parfois, l'été notamment, quand se traînent avec langueur tant de femmes sans maris et dont la vertu ne pèse pas lourd ! Mais j'ai juré que la trahison n'entrerait plus chez moi sous une robe : des douleurs anciennes, aussi de vieux remords m'ont amené à une certaine sagesse ; je paye : donnant, donnant ! Pas de regrets, pas de pleurs... et, à l'occasion, de bonnes surprises quand même. Le plus souvent c'est encore l'ennui qui accompagne toutes ces étreintes de location ; aussi diverses qu'elles soient, elles se ressemblent, ne serait-ce que par la vénalité ; quoique énervé par le climat et l'oisiveté, quoique pas vieux, j'en arrivais à espacer les visites ; tourmenté de désir, j'étais rebuté d'avance par ces sourires

(1) Lire *Gaudius et Kholéas*.

toujours les mêmes, ces marchandages pareils, ces odeurs identiques ; les femmes annamites des campagnes ne sont pas jolies, mais elles sont bien faites, souvent très blanches ; malheureusement, si elles sont assez propres de corps, leurs vêtements bruns sentent la crasse et leur bouche aux dents noires sent le bétel ; on se fatigue de leur commerce.

J'étais en ces dispositions quand je vis Nelly Mithridate pour la première fois. C'est M^{me} Sœur, à qui j'avais demandé une couturière pour mettre mon linge en bon état, qui me la fit connaître. Un jour, en rentrant de la pêche, je trouvai, cousant chez moi, une grande fille habillée à l'annamite, aux cheveux frisés, aux larges yeux sombres, à la peau plus que brune. Elle me salua timidement. Nous convînmes du prix par journée, ou plutôt elle accepta sans discussion ce que je lui offris, et je ne m'en occupai plus. Le lendemain je remarquai plusieurs choses : d'abord qu'elle cousait très lentement et très bien ; ensuite qu'elle était pauvrement vêtue ; enfin qu'en dépit de son teint marron clair elle était fort belle femme, de la poitrine, des hanches, de tout ; un corps solide à l'apparence nonchalante. Elle ne parlait guère, répondant aux questions d'un ton timide, de façon vague. Je la caressai un peu, ce qui la fit rire. J'en vins naturellement à lui proposer des choses ; elle ne dit pas oui mais, sans de trop longues résistances, quand arriva le soir, elle s'abandonna.

Alors je m'aperçus avec stupéfaction qu'elle était vierge !

II

L'homme estant couché avec sa compagne et épouse, la doit mignarder, chatouiller, caresser et émouvoir.

(AMBROISE PARÉ).

Les jours suivants, nous négligeâmes beaucoup la couture ! Elle venait le matin, s'en allait le soir, et nos journées étaient remplies d'assauts alternant avec de lourds sommeils. Nelly eut bien vite les sens fort éveillés mais elle resta toujours relativement pudique. Elle exigeait l'ombre. Pour la voir dans toute sa nudité, je dus user de surprise, tandis qu'elle était sous la douche ; riante et mécontente à la fois, elle me suppliait de partir, courbait son corps de caoutchouc clair, en croisant les mains sur le sexe ; sauf la couleur, elle me faisait penser à certaine baigneuse de Paul Chabas. Sa teinte chaude, plus claire dans les grandes surfaces, plus sombre dans les plis, mais admirablement fondue, loin de me rebuter m'attira longtemps. D'ailleurs ce n'est pas la satiété qui m'a séparé de Nelly ; si, au cours de notre vie commune,

je lui fus souvent infidèle, à chaque fois que je revenais de mes excursions sensuelles en me méprisant un peu plus ; quelle rage d'aller ailleurs chercher des voluptés en tous points inférieures à celles que j'avais chez moi, toujours prêtes ?

On connaît bientôt le physique d'une femme, encore qu'il soit rarement simple en ses manifestations. Autrement difficile est de connaître son âme. Au physique, Nelly fille de bonne santé, était robuste, nette et d'appétits normaux ; nous nous entendîmes très bien. Quand je voulus, sans trop me préoccuper d'analyse, pénétrer un peu son intellect et son moral, les difficultés commencèrent.

Elle est secrète. Lorsqu'on l'interroge elle ne répond pas, ou à côté, ou vaguement. Elle semble craindre toujours qu'on se moque d'elle. Et puis elle est paresseuse ; l'effort de rechercher dans sa mémoire l'ennuie. C'est pour cela qu'il me fallut tant de temps et tant de mal, à moi que la surprise du premier jour avait rendu curieux, pour savoir d'où elle venait, qui elle était, apprendre quelle catastrophe avait passé dans sa vie, quelle chute irrémédiable elle avait faite. Par contre il lui arrive de raconter pour le plaisir, sans qu'on lui demande rien ; alors elle prend un air mystérieux : « Vous savez, nho... » (1) ou bien : « Naï (2), je vais vous dire... » car si elle s'exprime couramment en français, elle ne peut s'empêcher d'émailler ses phrases de quelques vocables annamites, toujours les mêmes.

M^{me} Sœur m'avait dit : « C'est la fille d'un Malabare ». Mais au Tonkin on appelle Malabare tous les gens à peau foncée, qu'ils soient nègres, hindous ou malais ! Un jour je demandai à Nelly, d'un air distrait :

— Ton père, que fait-il ?

Elle hésite une bonne minute — Alors j'insiste :

— Dis, que fait ton père ?

— Mon père, il est mort !

— Il était Malabare ?

Elle s'est dressée, furieuse. Elle roule les yeux, marmonne d'un air indigné : Malabare !... Malabare !...

— C'est M^{me} Sœur qui me l'a dit !

Patatras !... J'ai touché juste, moi ! La voilà déchaînée !

PAUL MUNIER

(A suivre).

(1) A peu près : « Vous savez, hein !... »

(2) A peu près : « Ecoutez, je vais vous dire... » ou « attention, je vais vous dire... »

Les produits...

R
É
S
I
S
T
A
N
C
O



R
É
S
I
S
T
A
N
C
O

...résistent à tout.

ÉCOLE THANG-LONG

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE,
PRIMAIRE SUPÉRIEUR,
PRIMAIRE ET ÉLÉMENTAIRE

Rue Bourret et Boulevard Henri-d'Orléans - HANOI (Tonkin)

TÉLÉPHONE: 885



RENTRÉE DES CLASSES :

2 Septembre 1940

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat de l'Ecole, Rue Bourret.

NÊN MUA

PHÁO TƯỜNG-KÝ

CHÈ TÀI

Xu'ông Phú-Xá - Hàđồng



BÁN TẠI

44, Phố Hàng-Bồ - Hanoi

TÉLÉPHONE : 323.

IMP. G. TAUPIN & C^{ie} - HANOI